

RENÉ SCHWAEBLÉ

LA

DIVINE MAGIE

Une Conversion. L'Eglise et la Science.

L'Hermétisme chrétien. L'Imposition des mains.

La Pierre philosophale.

Une transmutation contemporaine.

Le Spiritisme. Des Hérésies.



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1918

100

100

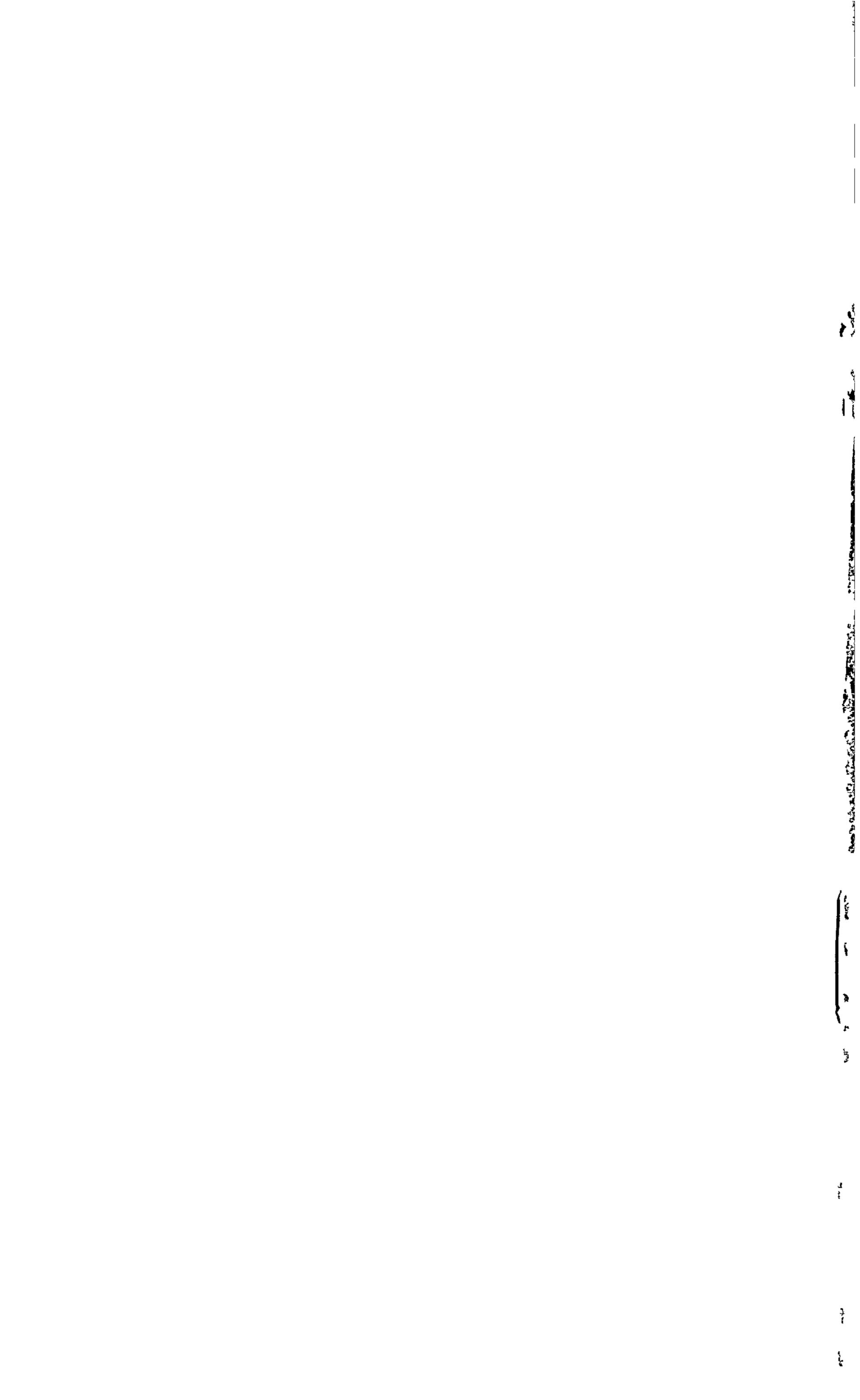
A

Mgr R. H. BENSON

Hommage respectueux

DU MÊME AUTEUR :

- Les Pierres vivent et meurent** (La forme et la vie minérale, Les propriétés et l'évolution de la forme, Génération spontanée des métaux et des métalloïdes, L'alchimie et les alchimistes, La vie minérale, Croissance, reproduction et mort de la cellule minérale, etc.), avec 12 phototypies hors texte. 4 fr. 50
- Les Excentricités médicales** (La médecine au Moyen-âge, La médecine astrologique, Cure sympathique, Possession, Magnétiseurs, Empiristes et guérisseurs, etc.), avec un portrait de Paracelse. 4 fr. »



LA DIVINE MAGIE

I

— Mon cher Maître, vous êtes un fourneau ! Je vous le répète pour la centième fois. Vous vivez en ours, dans un trou, vous regardez par la fenêtre vos concitoyens gaffer, s'empêtrer, s'embourber, et vous vous tordez ! C'est bien malin ! vous ne bougez pas, vous n'avez rien ni personne, vous vous fichez de tout, vous pouvez tout mépriser. Vous êtes un monument d'égoïsme. Mais aussi vous n'avez aucune joie...

— Eh ! mon cher Schwaeblié, vous venez de dire vous-même que j'ai celle de me payer la tête de mes concitoyens.

— Y compris la mienne ! Eh bien, aujourd'hui vous avez tort, la révolution est complète, je crois en Dieu, au Dieu de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

— Pour quinze jours !

— Non, non : j'ai subi un choc trop rude pour ne pas avoir été définitivement touché.

— Serment d'ivrogne.

— Zut ! vous m'ennuyez ! je vous voir venir d'ici, vous allez de nouveau me vanter les charmes de Shatan

ou de je ne sais quelle association d'escrocs ou invertis, martinistes, rosi-cruciens, gnostiques, théosophes, voire spirites ! je connais vos histoires, et je connais ces gens : ils ne m'intéressent plus, et je les ai pris encore trop au sérieux dans mon dernier bouquin. Quelle attention voulez-vous que je porte à des religions fondées hier, fondées, surtout, par des pontifes rencontrés au café ? elles me font rire : or le rire distrait sans consoler, et je cherche une consolation. Je continue de fréquenter chez vous par archaïsme, parce que votre vie, votre intérieur, votre silhouette même, votre conversation m'aident à reconstituer le décor moyenâgeux dans lequel se complait mon imagination : mais, vrai ! mon cher Maître, je ne viens pas ici par amour de vous !

— Mon cher Schwaëblé, allons prendre un verre : *in vino veritas*.

Jobert se leva péniblement, et se couvrit d'un grand feutre boer.

Un homme d'une soixantaine d'années, aux longs cheveux assyriens très noirs, aux petits yeux hindous très vifs, au gros nez bourguignon très rouge, au geste rare et exagéré. Il habitait là-bas, au bout de la rue de Vaugirard, près des fortifications, un logement minuscule dans une vaste maison moitié campagne moitié province avec des poules picotant entre les pavés de la cour.

Une petite étoile kabalistique collée sur sa porte la désignait discrètement au visiteur, devant lequel,

d'ailleurs, elle ne s'ouvrait que s'il avait sonné trois coups ; il pénétrait alors dans une pièce — salon, atelier, laboratoire ? — où il apercevait : une tortue se trainant misérablement en salissant le parquet, un chat noir miaulant lamentablement, des plantes poussant la racine en l'air et portant les feuilles à la place des fleurs, des nénuphars croissant dans de la terre et des rosiers dans de l'eau, un serpent empaillé, une tête de mort, des échantillons de minerais, des cristaux, des vieux journaux, des bouquins, des manuscrits, des plans, des cartes géographiques, des planches à dessin, une petite forge, un atelier de menuiserie, deux fourneaux à réverbère, des centaines de fioles, des cornues, des éprouvettes, des bocaux pleins de liquides inquiétants, des piles colossales, une balance, des turbines, moulins et aéroplanes de carton, un Bouddha, un gong, et sur tout cela de la poussière, de la poussière !

— Je sortirai volontiers, mon cher Maître : chez vous on étouffe littéralement avec votre sacré fourneau, et la cuisine qui brûle dans la pièce voisine me fait venir des nausées, ça pue l'oignon, le pétrole, le renfermé, l'urine de chat, c'est une odeur indéfinissable — comme toutes les odeurs.

Ils descendirent, le « docteur » Jobert s'appuyant sur une canne.

— Et votre métal plus léger que l'air, mon cher docteur ? Où en est-il ? à quand le brevet ?

Jobert n'aimait pas qu'on blaguât ses travaux : éga-

lement expert en astrologie, hébreu, chimie, mécanique, biologie, physique, balistique, thérapeutique, chirurgie, tarot, etc., il avait établi une toupie marchant au plafond la tête en bas, un bateau filant sur l'eau sans moteur, un appareil prévoyant les tremblements de terre et toute perturbation atmosphérique, un instrument à établir commodément les horoscopes, des couleurs dont le bas prix révolutionnerait le marché en gros, une pile d'une force extraordinaire, une turbine d'un rendement inconnu, un petit cheval automate marchant, trottant, galopant, sautant à la façon d'un véritable cheval, un baromètre d'un sûr pronostic, etc.

Evidemment le docteur bluffait : pourtant il s'emballait si sincèrement dans la nomenclature de ses inventions, et de telles lueurs de défi à la Société illuminaient ses yeux que non moins évidemment il croyait à ses découvertes. Peut-être folie de l'inventeur qui s'illusionne facilement, qui pense avoir trouvé ce qu'il cherche encore.

— Mon métal, répondit-il, ils ne l'auront pas ! Ils veulent tout avoir sans peine, ils n'ont qu'à travailler comme moi !

Ce mot « ils » revenait souvent dans ses discours, désignant apparemment l'ennemi, un ennemi vague. « Ils » c'étaient ceux qu'il voyait l'espionnant, dérochant ses idées, refusant de le prendre au sérieux, c'étaient les savants officiels, les gens de l'Académie et de l'Université, ceux qui n'admettaient la vérité que

laminée par leurs mains, ceux dont la parole faisait loi, « Ils » c'étaient aussi les capitalistes achetant à bas prix les procédés qui les enrichissaient, c'étaient les journaux fomentant la conspiration du silence sur les plus sublimes produits de la pensée et vantant des drogues nuisibles, « Ils » c'étaient... c'étaient, en somme, tous ceux qui ne proclamaient pas notre homme le Maître des Maîtres et ne déposaient pas à ses pieds leurs forces et leur fortune !

Mais quel inventeur ne connaît pas et ne hait pas ces « Ils » ? Que dis-je ? quel homme n'a pas ses « Ils » ?

— Non, mon nouveau métal ils ne l'auront pas ! Ces gens sont étranges : ils désirent jouir, posséder, profiter sans travail, sans initiation. Tenez, entrons ici, le vin n'y est pas mauvais.

Ils entrèrent chez un bistro. Des hommes jouant à la manille saluèrent Jobert.

— Tout le monde me connaît à Vaugirard, proclama-t-il.

Puis, ayant barbouillé son nez de tabac, il s'assit, et commanda :

— Un verre de vin rouge pour moi et un picon pour vous, hein ?

— Non, un quinquina !

— Cette fois la conversion est parfaite ! Même plus de picon ! Où donc le temps du pernod !

— Je le regrette, le pernod ! j'ai le courage de l'avouer. J'attendais son heure avec impatience, il me

tenait compagnie, il bouleversait un peu les meubles de mon cerveau, mais cela me donnait des idées originales, ce qui ne nuit pas à un écrivain. Il multipliait les pensées, ouvrait la porte du pays des songes et des illusions. Il donnait à travailler et à rêver.

— Il remplaçait la morphine !

— La morphine c'est Shatan, comme la Mystique c'est Dieu. Voyez-vous, les extrêmes se touchent : morphine et mystique conduisent à l'Infini, seulement la première sous peine d'esclavage.

— La morphine est une maîtresse cramponnante, prononça Jobert en levant l'index en l'air — d'un geste sec de guignol à lui familier. Elle consent à se donner à condition qu'on se donne à elle. Et elle surveille jalousement son amant ! Admirez l'enchaînement : vous avez le courage de plaquer ce collage, vous trompez la blonde morphine avec la brune absinthe, le Gouvernement envoie celle-ci à Saint-Lazare, et vous vous rejetez sur la Mystique ! Dieu conduit bien sa barque ! Ah ! le juif !

— Mais, mon cher Maître, vous croyez en Dieu puisque vous l'engueulez ! Si vous saviez, d'ailleurs, ce qu'il se fiche de vos ineptes plaisanteries ! Eh bien oui ! j'éprouve à la lecture de la bienheureuse Angèle de Foligno ce que j'éprouvais à la piqûre de morphine ou à la dégustation du pernod : étourdissement, allègement, spiritualisation, dématérialisation, détachement, envol, sérénité à toute épreuve, paix supérieure à la raison...

— Amour du prochain aussi ?

— Certes.

— C'est-à-dire mépris : car, entre nous, le sage ne pardonne si aisément qu'en pensant : « Il ne sait ce qu'il fait », c'est un fou, un inconscient, un enfant dont les actes et les paroles ne tirent pas à conséquence.

— Taisez-vous : vous êtes le Génie du Mal !

« Avez-vous déjà reçu un coup de massue sur la tête, avez-vous déjà eu le crâne pris entre l'enclume et le marteau-pilon, avez-vous, passant dans la rue, senti tomber sur votre chef une pierre de taille détachée d'un cinquième étage ? moi j'ai subi cette sensation lorsqu'un médecin m'a annoncé que ma fillette atteinte de méningite ne passerait pas la journée : mes jambes ne me portaient plus, ma cervelle pesait cent kilos. L'abrutissement. Un peu remis je pensai naturellement à votre Shatan, à la vengeance, à vos pitreries de messes noires ; et tout à coup je compris l'inégalité de la lutte, que la volonté et la raison ne tenaient pas devant la Providence, que Dieu en une minute renversait les plans les plus solidement échafaudés. Autant implorer sa paix, autant se soumettre. Autant abandonner les drogues et l'alcool, et utiliser la prière.

— Alors, à l'heure de l'apéritif vous prenez quelques pages de la bienheureuse Angèle ? Vous en avez toujours un exemplaire sur vous ?

— Sans doute. Le voici. Tenez, j'ouvre au hasard.

Est-ce beau ! « Les attentats que tu as commis par les couleurs contre nature que tu as données à tes joues et les torsions à tes cheveux, cela est expié ! Pour ces peintures et onguents qui ont déshonoré ta tête la mienne fut tirée par la barbe, dépouillée de cheveux, percée d'épines, frappée à coups de roseau. Tu te peignais les joues pour les montrer aux hommes ; sois tranquille : ma face a été couverte par leurs crachats. Tu t'es servie de tes yeux pour regarder en vain ; les miens ont été aveuglés par le sang qui coulait de mon front. Pour les crimes de tes oreilles qui ont pris plaisir aux paroles nuisibles j'ai entendu les insultes, les moqueries, les blasphèmes et les pleurs de ma mère ! Tu as connu les plaisirs de la gourmandise, et tu as même abusé de la boisson : on m'a présenté le fiel et le vinaigre. Pour les péchés de tes mains qui ont fait ce que tu sais bien les miennes ont été percées de gros clous. Pour les péchés de tes pieds, pour leurs danses lascives les miens ont été fixés au bois. Pour tes chaussures élégantes les miens ont été habillés de sang. Pour les péchés de ton cœur le mien a été déchiré d'un coup de lance ».

Jobert avait pris le volume et le parcourait.

— Bigre ! fit-il, elle va fort la bienheureuse ! Je lis : « Mon mari et mes fils moururent en peu de temps. Et comme j'avais prié Dieu qu'il me débarrassât d'eux, leur mort me fut une grande consolation ». Voilà le parfait détachement !

— Ou le parfait sacrifice ! tant elle aimait les siens

qu'elle désirait souffrir affreusement de leur mort ! Une telle pensée ne surgit évidemment que dans l'âme d'un mystique consommé. Voulez-vous encore un verre de vin ? oui ? Garçon, un verre de vin ! Seulement, dépêchez-vous : si vous n'avez rien à faire je vous emmène en taxi dans la Cité, je vais chez un bouquiniste.

Jobert se barbouilla à nouveau le nez de tabac, avala le vin, enseigna une sûre formule à un consommateur qui se plaignait de rhumatisme, et monta dans la voiture où l'attendait son pseudo-élève.

Et cependant qu'elle suivait l'interminable rue de Vaugirard celui-là sortit de sa poche un paquet de papiers gras, en tira une lettre, et déclara :

— Il faut que je vous relise un passage d'une de vos récentes missives : « J'ai vu Dieu. Oui. Un matin : le globe du soleil, d'un rouge aveuglant, s'élevait insensiblement au-dessus des collines bleuâtres, perçant de ses longs rayons les nuages moutonneux, rosisant les arbres en fleurs, débrouillant les buissons, faisant scintiller les perles de rosée. Et les oiseaux s'éveillaient, jetant des cris joyeux, le coucou lançait gaiement ses « cou-cou, cou-cou », des merles, des geais traversaient le chemin à tire d'ailes. Mes yeux regardaient partout, curieux, charmés, trouvant partout nouveaux sujets de ravissement, des fleurettes d'une délicatesse inouïe, des tonalités d'une harmonie parfaite, des sentiers se perdant sous les bois... Et l'air s'emplissait de parfums si frais, si purs qui

ouvraient grand les poumons... Vraiment le spectacle était trop magnifique ! Chaque coin offrait un coup d'œil précieux, vallons s'estompant dans la brume incendiée, vaches se levant paresseusement dans l'herbe épaisse, poulains gambadant follement, oies se dandinant solennellement en file indienne, cochons grognant dans le fossé ; et, là, une petite source qui coulait claire et guillerette parmi les cailloux ! Le soleil continuait de monter, et la nue se bleuissait par des teintes infiniment douces...

« Je me serais mis à genoux. Je voyais Dieu... Oui, je voyais Dieu ! et comme il me possédait bien ! et comme je le possédais bien ! Quelle étroite communion ! Il ne songeait guère à me demander de l'adorer — et pourtant je l'adorais. »

« Cette lettre, mon cher Schwaeblé, me suggère plusieurs réflexions : d'abord, vous n'aviez pas grand chose à faire le jour où vous avez noirci tant de papier — à moins que ce soit le brouillon d'une page que je retrouverai imprimée dans l'un de vos livres ; ensuite, je vous sais gré de ne pas m'avoir vanté l'harmonie universelle — laquelle ressemble trop à une vérité de M. de la Palice (car si elle n'existait pas, si la terre heurtait le soleil, pourrions-nous en parler ? si nous étions morts serions-nous vivants ?)

--- Ces lignes, mon cher Maître, ne correspondent plus à ma pensée ; c'est bien, n'est-ce pas, ce que vous vouliez me forcer à confesser ? Pour voir Dieu maintenant pas besoin du soleil, des fleurs, des oi-

seaux ; emmuré, sans lumière, je le vois dans mon cœur. Je m'enferme dans mon cœur, et j'attends les coups avec une sérénité qu'ils n'osent ébranler.

— Ouais ! vous me la bâillez belle ! et votre fille ?

— Ah ! ça... ça... évidemment je l'adore par-dessus tout, et rien ne me détachera d'elle. Pour l'instant je cherche ma voie, je ne sais comment faire marcher les deux de front ; quelquefois même, me rappelant la phrase de l'Évangile : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi », je juge inconciliables les deux amours. La religion catholique ne convient-elle qu'à des célibataires, et encore à des célibataires solitaires ? non : il y a moyen de s'arranger, ça se tassera. C'est l'histoire d'un veuf avec enfant qui se marie avec une femme sans enfant.

— Mais, dites-moi, si vous enseignez à votre fille le *Credo quia absurdum* le commenterez-vous en lui faisant remarquer que chaque fois qu'elle comprendra quelque chose elle s'éloignera de Dieu et qu'en étant la dernière en classe elle s'en rapprochera ?

— Quelle blague ! la Religion n'exclut pas la Science ! La Science n'est pas l'apanage de Shatan.

— Vous n'avez peut-être pas tort. Tenez, ordonnez donc au chauffeur d'arrêter, nous passons justement devant Notre-Dame, je vais vous lire le portail Saint-Marcel lequel donne la recette de la pierre philosophale.

Ils descendirent de voiture, et longeant la cathédrale se dirigèrent vers les plates-bandes qui la séparent de la Seine.

— Quelques sculptures de Notre-Dame, expliqua le docteur, et de la tour Saint-Jacques, ainsi que quelques vitraux de la Sainte-Chapelle indiquent la recette de la pierre philosophale. Notre-Dame abrite, d'ailleurs, un peu de la merveilleuse poudre de projection, car dans l'un des piliers du chœur l'évêque Guillaume de Paris en a scellé une petite quantité, et j'ajouterai que pour reconnaître ce pilier il suffit de suivre le regard de certain corbeau de la façade.

« Quelle masse imposante tout de même, cette cathédrale ! Imposante et majestueuse par son énormité, mais combien laide avec ses arêtes de poisson, sa carcasse d'arcs-boutants, son corset d'échafaudages ! Ah ! ce style gothique ! vide, fragile, féminin !

« Passons. Ecartez ce lierre qui dérobe aux curieux la cour de M. l'Archidiacre, en même temps que le côté sud du monument. Voilà le portail Saint-Marcel : en haut, trois personnages désignant le soufre, le mercure et le sel philosophiques lesquels composent la Pierre ; en-dessous, à gauche, les cinq métaux vils (fer, mercure, plomb, cuivre, étain) jetant, sous forme de pierres, leur partie fixe, c'est-à-dire leur principe, leur essence, leur alcaloïde, à la Pierre en formation ; à droite, les cinq personnages, les cinq métaux maintenant spiritualisés, dépouillés de leur personnalité, c'est-à-dire sur la voie de la perfection, préparant la Pierre en la plaçant dans le tombeau, c'est-à-dire dans le vase philosophique, le fourneau, l'*athanor* ; enfin, tout à fait en-dessous, à gauche, sept personnages en-

seignant que l'Œuvre passe par sept couleurs avant de parvenir à maturité, tandis que, à droite, douze autres révèlent les douze stades de son évolution.

— Vous avez une sacrée imagination ! C'est d'une clarté, d'ailleurs... Moi, je vois tout bêtement : en haut, le Seigneur président, entouré de deux anges ; en-dessous, à gauche, le peuple lapidant un saint, lequel finit par tomber ; à droite, une mise au tombeau ; et, encore en dessous, l'homme conduit par deux soldats devant le juge, cependant que d'autres personnages délibèrent ou se désespèrent.

— L'un n'empêche pas l'autre. Vous n'ignorez pas que l'Exégèse s'applique aussi bien à la sculpture, à la peinture, à la musique qu'aux Ecritures, et que la plupart des compositions sacrées possède un double sens. L'Herméneutique enseigne à convertir le pain et le vin au corps et au sang de Jésus, c'est donc l'alchimie divine.

« Il me vient une idée : vous ne savez plus quoi faire, quoi écrire, vous avez renoncé à la Sorcellerie, à Shatan, à ses pompes, à ses œuvres, et pourtant la Science vous tente : donnez-nous donc une vie de Nicolas Flamel, le fameux alchimiste dont certains traités — c'est lui-même qui le proclame — ont double sens, sens théologique et sens philosophique ou scientifique.

— En effet, c'est une idée...

— Je pourrais vous documenter pour la partie alchimique.

— Je ne dis pas... je ne dis pas...

— Ainsi, pour la plus grande gloire de Rome pourriez-vous prouver que Science et Religion ne sont pas incompatibles!

... Quand ils se furent quittés, Schwaeblé, revenant à pied chez lui, monologua :

— Quel drôle d'homme ! qui est-il ? qu'est-il ? d'où sort-il ? comment s'appelle-t-il ? mystère et discrétion. Excentrique par nature et par affectation. Il excite les désirs et ne les satisfait pas, il provoque et il fuit, il attire et repousse, il écrit et il ne répond pas aux lettres, il court après les gens, et quand les gens courent après lui, pouf ! le voilà qui se terre. D'ailleurs, mauvais comme la gale.

« Il a fréquenté assidûment chez les occultistes, il les connaît par cœur, mais il paraît fâché avec tous. Il a dû se payer trop copieusement leur tête.

« Il englobe tout, il parle victorieusement avec n'importe qui de n'importe quoi. Il jouit d'une mémoire étonnante et d'une extraordinaire faculté d'assimilation. Il parcourt une page d'un bouquin, et il la sait de A jusqu'à Z. Et pourtant il ignore les plus élémentaires règles de l'orthographe, il se livre à d'inimaginables fautes. Il ne possède le français que des vieux auteurs, et son vocabulaire rappelle Rabelais — illusion qu'entretiennent ses citations alchimico — astrologico — mystiques. Déconcertant et sublime ! Mais quel orgueil ! quel pontife ! *Je sais tout !*

« En tous cas chimiste merveilleux. Médecin aussi...

« Seulement, quelle féconde imagination ! quel bluff ! Par-dessus le marché le singe laisse courir sur son compte un tas de légendes fantastiques qui achèvent de le transmuter en sorcier, en redoutable propriétaire de puissants secrets ! Un sorcier qui tue-rait le temps chez le bistro, à noircir de tabac et rougir de vin son nez !

« Ça ne fait rien. C'est un type d'une autre époque, en compagnie duquel on oublie aisément le présent.

« Et il vient de me donner une idée épatante : Nicolas Flamel. Nicolas Flamel ! le Moyen-Age, le Vieux-Paris, l'Alchimie, l'Astrologie, la Mystique, une langue naïve et amusante : tout ce que j'aime, tout ce qui me plaît réuni ! Des balades dans Paris pour reconstituer la ville du XIV^e siècle, de longues rêveries dans des ruelles tortueuses, des pauses dans des églises sombres, une science légèrement subversive, de belles légendes !

II

— Nom d'un chien ! qu'il fait chaud chez vous, mon cher Maître ! Comment pouvez-vous vivre avec une telle température ! Qu'est-ce que vous fabriquez dans votre fourneau ? encore une cuisine du diable !

— Ça, mon cher Schwaebélé, prononça Jobert en levant, de son geste de guignol, l'index droit, c'est du soufre qui va devenir tellure quand je l'aurai accru de la quantité de carbone et d'hydrogène nécessaire. Mais, à propos de transmutations, où en est Nicolas Flamel ? Vous êtes-vous décidé à l'aborder ? Avez-vous trouvé des documents ?

— J'ai pris quelques notes, mais j'ai peur d'aller trop vite, j'éprouve tant de joie à la confection de ce livre, j'y noye si profondément le présent, la politique et tout ce qui se lit dans nos journaux, elle me véhicule si confortablement vers le Moyen-Age que je redoute d'avancer. Je déguste le plaisir par petites tranches, et chaque ligne que je ponds me désole parce qu'elle me rapproche de la fin.

« Vous m'avez donné là une riche idée. A certains moments je m'effraye à la pensée que, l'œuvre terminée, je demeurerai désemparé, sans but, parmi des

gens coiffés de melons et des maisons à cinq étages, et des livres qui me parleront d'adultère. Reculer sa vie de six siècles ! Quel rêve ! et le tout sans morphine, sans pernod...

— Et sans Angèle de Foligno !

— Tenez, voilà quelques notes :

« Le moyen-âge, son lacinis de ruelles noires zigzaguant au hasard, de venelles aux fenêtres bardées, aux étages débordant les uns au-dessus des autres comme tiroirs à moitié tirés... Le souffleur cherche la Pierre dans les sel commun, sel ammoniac, sel de pin, sel sarracin, sel métallique, alun de roche, alun de glace, alun de plume, marchassite, sang, cheveux, urine, fiente d'homme, sang des menstrues, matières herbales, animales, végétales, plantables, pierres minérales, eaux-fortes, couperose, œufs ; par séparation des éléments en athanor et par alambic et peltican, par circulation, décoction, réverbération, ascension et descension, fusion, ignition, rectification, évaporation, conjonction, élévation, subtiliation et commixtion, sublimation, calcination, congélation d'argent vif par herbes, pierres, huyles, fumiers, feu et vaisseaux très étranges... »

— Bien, mais il faudra arriver à un peu plus de précision : les alchimistes — les souffleurs, si ça vous fait plaisir de les désigner sous un vocable dédaigneux — n'étaient pas tous des fumistes ; outre les découvertes que nous leur devons, l'eau régale, l'acide chlorhydrique, les acides sulfurique et sulfureux, l'a-

cide carbonique, le sulfure de potassium, le sulfate de soude, l'azotate d'argent, certains ont parfaitement changé le mercure en argent.

— Hum... hum...

— Nous en reparlerons quand le moment sera venu.

— Pour l'instant restons dans la note mystico-scientifique, n'oubliez pas le but de mon livre, la double interprétation de l'œuvre et de la vie de Flamel. Nous consacrerons le dernier chapitre à l'alchimie moderne, si toutefois cela ne détonne pas en présence de la direction de mon bouquin. Au reste je vous charge de la traduction en formules contemporaines des recettes mystérieuses de notre philosophe.

— Chose moins difficile que vous le pensez : les Anciens désignaient sous le nom de « lion dévorant », par exemple, toute substance rongente, baptisant, en somme, la chose du nom de la qualité ; vous me répondrez que nos chimistes ont créé une langue infiniment plus explicite, sinon plus élégante, entre autres le mot « Tetramethylmélaphénylénédiamine » ! Les vieux traités, je le confesse, renferment nombre d'obscurités, obscurités dues à la peur de nos gens de passer pour sorciers et de rôtir comme tels...

— Mais rien ne pouvait mieux les dénoncer que ce galimatias !

— Dues aussi au désir de ne pas bouleverser le monde en indiquant la recette de la Pierre.

— Alors pourquoi écrire tant de livres ?

— Dues encore à l'intention de ne pas désobéir à Dieu qui leur a dévoilé le secret : Celui qui révèle ce secret est maudit, dit Arnould de Villeneuve ; Je te jure sur mon âme que si tu dévoiles ceci tu seras damné, affirme Raymond Lulle.

— Heureusement, mon cher Maître, que la damnation vous indiffère ! et que vous dévoilerez le secret !

— Dues enfin à la volonté de n'être compris que des leurs.

— Mais les leurs n'arrivent pas à les comprendre !

— Je vous démontrerai le contraire, et que les alchimistes se comprenaient et se comprennent entre eux, et qu'ils ménageaient l'Eglise laquelle redoutait leur science. Vous...

— De grâce ne me parlez pas de Galilée !

— Nous sommes en plein dans le sujet de votre bouquin : L'Eglise contre la Raison !

— C'est idiot la raison ! Qu'est-ce que c'est que la raison ? où ça commence-t-il ? où ça finit-il ? Je ne raisonne pas comme vous ! il n'y a pas deux personnes qui raisonnent de la même façon, Et puis elle est jolie la raison ! le jour où la religion catholique a raisonné elle a créé la scolastique, des disputes dignes d'un greffe de paix ! L'on définit Dieu « l'Incompréhensible » ; chercher à comprendre Dieu équivaut à sa négation. Vous-même, mon cher Maître, vous, le malin entre les malins, ne comprenez pas nombre de choses au-dessous de vous ; et vous voudriez comprendre des choses au-dessus ? Si l'homme comprenait les œuvres

de Dieu ces œuvres seraient humaines et non divines. Quoi de plus déraisonnable, a dit saint Bernard, que s'efforcer d'aller au-delà de la raison à l'aide de la raison ?

— Vous l'avez dit vous-même : où commence, où finit la raison ?

— L'Eglise est franche et loyale : ne proclame-t-elle pas sur tous les toits que la raison n'a rien à voir chez elle ? Elle propose précisément de sortir de la raison, de lui échapper, elle lui oppose l'illimité, l'indéfini, l'éternel, et la raison ne peut les concevoir puisqu'elle ne peut les percevoir.

— Alors la...

— Ecoutez, je vous vois venir : vous allez me parler de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy et du bûcher de Jeanne d'Arc !

— Non, j'allais vous parler de Calvin...

— Un joli coco ! je reconnais, d'ailleurs, qu'il m'a fait marcher ! Au premier coup d'œil il attire avec son culte de l'indépendance de la raison, avec sa liberté d'examen ; seulement, au second on s'aperçoit que Calvin est homme, c'est-à-dire constamment en contradiction avec les principes qu'il proclame : il impose sa doctrine par la force, il étouffe la raison d'autrui, il supprime le Pape de Rome pour le remplacer par le Calvin de Genève, il se dit le seul dépositaire de la vérité, il devient infailible ! oui, on s'aperçoit que Calvin est homme : il se venge d'un ennemi personnel, de Michel Servet, il le fait brûler.

— Je voudrais vous demander pourquoi la loi juive est bien la loi de Dieu en tant que figurée et préparative, mais non en tant que finale et absolue.

— Zut ! zut ! fichez-moi la paix ! L'absurde — puisque absurde il y a — dédouble mon corps physique, me permet, par instants, de dépouiller mon vêtement humain, de rompre mes attaches terrestres, de m'élançer dans un monde spiritualisé, de m'alléger, de m'envoler, d'atteindre à l'extase, au détachement des choses d'ici-bas...

— Toutes choses qui se résument en ces mots « Je m'en f... » Résultat que les ascètes obtiennent par le jeûne : tant il est vrai, encore une fois, que les extrêmes se touchent, et que boire trop et ne pas boire assez produisent même effet. Et comme ils détériorent également le corps je préfère le premier. Tenez, goûtez-moi donc ce petit vin blanc : je l'ai trouvé chez un bistro de Vaugirard, il vous a un arôme pas désagréable.

— Vous êtes content, vous avez dévié la conversation ! Revenons à nos moutons, à Nicolas Flamel et à l'alliance de l'Eglise et de la Science. Assez de digressions ! Ancrez-vous dans la tête, malgré sa dureté, ceci : pendant vingt ans j'ai stupidement haussé les épaules à la pensée de la messe, dénoncé le trafic des indulgences et des médailles, applaudi aux scandales ecclésiastiques, adoré Renan, approuvé Lemire et Loisy, et, un beau jour, je me suis surpris disant : « Ils ne me gênent pas ! Chacun est libre de penser ! »

et, quelque temps après : « Si ça ne fait pas de bien ça ne fait pas de mal », puis : « Comme doivent être heureux ceux qui croient ! ». Et la Foi arriva toute seule, simplement parce que lorsqu'on la cherche on en est déjà touché, et que la désirer c'est la posséder. Quand on commence à visiter les églises par amour de l'art on est pincé,

« Cela définitivement établi, occupons-nous, s'il vous plait, de l'Alchimie au Moyen-Age.

« La façade de Notre-Dame de Paris passe pour symboliser la science de cette époque avec son triple portail représentant à gauche l'Astrologie, au milieu la Mystique, à droite l'Alchimie.

— Manque la Scolastique.

— Dans son *Opuscule très excellent de la vraie philosophie naturelle des métaux, traictant de l'augmentation d'iceux* (A Lyon, chez Pierre Rigaud, en rue Mercière, à l'enseigne de la Fortune 1612) Denis Zacaire, gentilhomme guiennois, nous apprend que « il ne passait jour, même les fêtes et dimanches, que les alchimistes ne s'assemblaient ou au logis de l'un d'eux ou à Notre-Dame la grande qui est l'église la plus fréquentée de Paris pour parlementer des besognes qui s'étaient passées aux jours précédents ».

« Et à ce propos je m'étonne que les pontifes de la littérature française qui nous ennuient si copieusement avec leurs sempiternels Rabelais, Montaigne, Froissard, Villon et compagnie ignorent si profondément la prose si naïve des alchimistes ! le bonhomme

Flamel raconte : « Je fis mille brouilleries, non toutefois avec le sang ce qui est méchant et vilain », il se félicite de savoir sa chère femme Pernelle « discrète et secrète » ; Zacaire avoue sans honte ses mésaventures : « Si c'était profit Dieu le sait, et moi aussi qui dépensai des écus plus de trente... Tout l'augment que j'en reçus ce fut à la façon de la livre diminuée » ; et ce passage d'Alexandre de la Tourrette : « Nous voyons aussi comment ce très excellent alchimiste nostre bon Dieu a basti son four (qui est le corps de l'homme) d'une si belle et propre structure qu'il n'y a rien à redire, avec ses soupiraux et registres nécessaires comme sont la bouche, le nez, les oreilles, les yeux afin de conserver en ce four une chaleur tempérée et son feu continuel, aéré, clair et bien réglé pour y faire toutes les opérations alchimistiques ».

« Nos officiels raseurs brevetés de l'Université ont pourtant le choix : *Le livre de la Philosophie naturelle des métaux* du bon Trévisan, *Les douze Clefs de la Philosophie* de Basile Valentin, *La Somme de perfection* de Geber, *Le Chemin du Chemin* d'Arnauld de Villeneuve ; *Le Livre des Lumières*, *Le Composé des Composés*, *Miroir d'Alchimie*, *La Clavicule*, *La Fleur des Fleurs*, *Moëlle d'Alchimie*, *Char du triomphe de l'Antimoine*, *L'Entrée ouverte au Palais fermé du Roi*, etc., etc. !

— Sans compter les ouvrages apocryphes de notre héros Flamel !

-- Poursuivons. Au XIV^e siècle on avait la manie de l'alchimie comme on a aujourd'hui celle de l'auto,

du cinéma ou de la politique, on s'arrachait les traités, on les copiait, on se les repassait, on chauffait l'athanor (notre fourneau à réverbère). Point besoin d'être savant : chacun s'y mettait, le plus petit bourgeois chauffait jour et nuit, brûlant, d'ailleurs, n'importe quoi, au hasard. C'était une épidémie : les recettes pour la Pierre philosophale circulaient comme actuellement les recettes pour les cors aux pieds ou la pousse des cheveux — aussi efficaces ! Et, bien entendu, nombre de charlatans vivaient à les débiter.

— Dites donc, mon cher Schwaebélé, si nous allions prendre un peu l'air ? Si vous le voulez, errons par le quartier de Nicolas Flamel.

-- Volontiers, d'autant que je commence à avoir mal à la tête avec votre sacrée cuisine.

Ils descendirent et prirent le métro jusqu'à Réaumur.

Le soleil n'était pas tout à fait couché, et du milieu de la rue Saint-Denis ils aperçurent, encadrée étroitement par de vieilles et sombres habitations, la silhouette noire de la Tour de l'Horloge du Palais de Justice se découpant sur le ciel lilas. Une ruelle de prison, de sales maisons s'étouffant mutuellement, et dans le fond l'ombre menaçante du Palais : le Paris du Moyen-Age ! rue Marie Stuart, rue de la Grande Truanderie, rue de Montmorency, rue aux Ours (primitivement dénommée « rue où l'on cuit les oies » à cause des rôtisseurs qui s'y étaient donné rendez-vous), rue Brantôme, rue des Etuves-Saint-Martin,

rue de la Ferronnerie, maigres logis aux entrées peu rassurantes, repaires de ribaudes et gens de potence, pavés humides, tour de Jean-sans-Peur — cela illusionne. Evidemment on ne contemple plus, rue Saint-Denis, ce qu'y contempla, à la fontaine du Ponceau, Louis XI, lors de son entrée : « trois belles filles faisant personnages de sirènes toutes nues, et qui disaient de petits motets et bergerettes ; et près d'elles plusieurs instruments qui rendaient de grandes mélodies... »

— Nous arrivons à temps, mon cher Maître : on perce, on démolit ! on aère ce labyrinthe, on pose des plots ! bientôt à la place de ce lacis de sentes misérables et tant pittoresques s'élèveront des casernes à cinq étages ; bientôt Saint-Merri dont l'humilité s'accorde avec la tristesse des venelles avoisinantes se dressera au milieu d'un square planté de statues de M. Rodin ; bientôt les rues Brise-Miche, Simon-le-Franc, de Venise et autres qui zigzaguent au hasard, filant droit, biaisant soudain, aboutissant à un cul-de-sac, se divisant, se réunissant, ces corridors aux ouvertures bardées, aux porches barricadés, aux escaliers tantôt déboulant jusqu'au trottoir, tantôt relégués au fond d'un couloir d'encre, aux coupe-gorge, aux hôtels infâmes (*Ici on loge à la nuit, 0 fr. 50*), aux entrées de caves, aux filles qui raccrochent débraillées sur les seuils, ces ruelles traversées par les réverbères et les enseignes de brocanteurs et de fripiers, et dont quelques-unes — la rue Brise-Miche, par

exemple, au n° 29 — montrent encore les crochets des chaînes qui les fermaient s'élargiront pour livrer passage aux autos. Dépêchons-nous si nous voulons contempler ces derniers restes du royaume de Thunes !

« Seuls demeureront, dans les Arts et Métiers, l'ancien réfectoire du prieuré Saint-Martin avec sa chaire où, pendant les repas, lisait un frère, et l'ancienne église ; mais l'on a transformé celui-là en bibliothèque, et dans celle-ci rangé des modèles de machines, après avoir badigeonné de fraîches couleurs les colonnettes élancées ! Il n'y manque qu'un bar anglais !

— Vous ne voudriez tout de même pas laisser subsister en plein Paris, dans son quartier le plus commerçant, des taudis, des coupe-gorge, des hôtels infâmes, des entrées de caves, des filles débraillées, des sentes misérables, puantes, humides, noires ! Quelle hygiène ! Ah ! vous en avez de bonnes, Messieurs du Vieux-Paris ! Sous prétexte de pittoresque vous souhaitez des cloaques, des mares de purin, des diligences, des lumignons fumeux, des escaliers tortueux, des vitraux opaques, des gouttières arrosant les passants ! Ah ! la Capitale serait jolie si on vous écoutait ! Allez en Bretagne ou en Auvergne, vous y verrez les nids à cochons dont vous rêvez !

« Mais nous voici devant Saint-Merri, chef-d'œuvre du Gothique, assurent les guides. Entrons-nous ?

— Ah non ! l'église est intéressante sans doute, mais les paroissiens l'ont déshonorée avec une statue de Jeanne d'Arc encadrée de drapeaux tricolores.

— Bon ! vous le nouveau croyant, vous n'aimez pas Jeanne d'Arc ?

— Jeanne d'Arc, si. Et c'est un bien lamentable malentendu celui qui depuis si longtemps sépare la Nation au sujet de cette simple fille. Jeanne symbolise la grâce naïve de l'Histoire de France, comme Napoléon la force brutale ; les deux se complètent. Leur légende est telle qu'elle survole nos contingences et resplendit d'un éclat supra-terrestre. Qu'importe ce que les hommes y ajoutent dans le vulgaire but de défendre leurs intérêts ? Quelle doit être l'originalité d'une personne pour que les partis adverses la revendiquent ! Jeanne d'Arc est vraiment l'âme de la France, c'est le plus exquis vitrail du Moyen-Age, une héroïne de contes de fées, de romans de chevalerie, d'images d'Epinal si parfaite qu'il faut faire un effort pour croire qu'elle a existé, qu'on l'a vue.

— Autre temps autres mœurs : aujourd'hui Jeanne serait suffragette, elle réclamerait le service militaire et le vote pour les femmes, et coucherait au poste. Avec ça vous ne m'avez pas dit pourquoi vous ne voulez pas entrer dans Saint-Merri ?

— A cause des drapeaux. Quand je vois des drapeaux dans une église ou quand j'y entends le tambour ou le clairon sous prétexte de fêtes patriotiques, je fuis. Ces instruments brutaux m'offusquent même dans la maison de Dieu, dans le temple de paix. Et puis malgré tout ce que le clergé a raconté à propos de la guerre on ne me fera pas gober l'alliance du Ca-

tholicisme avec la patrie républicaine ! que le clergé par politique se soumette, soit ; mais qu'il n'espère pas le retour du duc d'Orléans, je ne le croirai jamais ! Et comme cet intéressant prince a épousé une autrichienne ; et comme le Pape ne hait pas l'Autriche...

— J'aurais voulu vous voir à la place du Pape ou à la place de Dieu ! qui des catholiques allemands ou des catholiques français favoriser ?

— Non, non, le drapeau tricolore dans une église c'est un manque de sincérité, c'est une concession cousue de mauvais fil blanc. On peut croire en Dieu sans croire en Marianne ! Je visite les vieilles églises pour oublier notre époque, non pour admirer des symboles guerriers ; la chapelle des Invalides suffit !

— Quel déplorable fidèle ! Vous saisissez ce qui vous plaît, vous rejetez le reste, vous choisissez, vous fondez un nouveau schisme.

— Saprستي ! si le Saint-Père est infallible ses ouailles ne le sont pas, et je prétends n'être pas tenu à l'admiration de leurs têtes, de leurs caractères, de leurs jugements, de leurs actes. Je n'atteins pas encore à la discipline de l'*Imitation*, il ne faut pas me brusquer sous peine de me buter, et j'en prends et j'en laisse. Je prends saint Séverin et je laisse la Trinité, je prends saint Bernard et je laisse Bossuet, je prends Rembrandt et je laisse Raphaël, je prends Sluter et je laisse Michel-Ange.

Bavardant ils avaient enfilé des rues au hasard, passant devant la porte surmontée d'armoiries peintes et

les deux tourelles de l'hôtel de Clisson, puis, au coin de la rue des Francs-Bourgeois et de la rue Vieille-du-Temple, devant les vestiges de l'hôtel Barbette qu'habita Gabrielle d'Estrées, plus loin, rue des Archives, devant le cloître des Billettes. Plus loin encore, la rue des Rosiers, le campement des Juifs : car les Juifs des petites classes continuent de faire bande à part, il ont là, rue des Rosiers, leurs cafés, leurs fournisseurs reconnaissables aux inscriptions hébraïques des devantures.

III

— Eh bien ! mon cher Maître, le soufre est-il devenu tellure ?

— Il l'est devenu, comme il était devenu selenium.

— Ah ça ! le soufre devient tout ce que l'on veut ?

— Vous l'avez dit ! Outre qu'il possède des propriétés fort différentes suivant la température à laquelle on l'expose et la forme cristalline qu'on lui fait prendre — si différentes qu'on serait autorisé à voir des corps différents, — on le transmute aisément. Le soufre qu'on note C^4H^8 ...

— Vous dites ?

— Sans doute ! tous les corps sont composés, composés de mêmes atomes diversement groupés. Le soufre, lui, est composé de carbone et d'hydrogène, ainsi que le selenium et le tellure, mais pas dans les mêmes proportions. De sorte que si l'on extrait du soufre (C^4H^8) 4 éléments d'hydrogène on a le selenium (C^4H^4) ; si l'on introduit dans le soufre 8 éléments de carbone et 16 d'hydrogène on a le tellure ($C^{12}H^{24}$).

« Seule la forme importe, puisqu'elle seule fait les propriétés des corps, c'est-à-dire les corps eux-mêmes.

Voilà ce qu'ils n'ont jamais compris, ce qu'ils ne trouvent pas dans leur Lavoisier ou leur Pasteur ! Quand ils apercevront cette vérité alors peut-être seront-ils moins ânes qu'aujourd'hui.

« Et pour parvenir à la connaissance de la Forme il faut d'abord étudier l'Astrologie.

— L'Astrologie ?

— L'Astrologie... Mais nous tombons bien ! nous sommes rue du Louvre, venez, tournons autour de la Bourse de Commerce. Cette colonne qui se dresse...

— Je la connais : c'est l'observatoire de Catherine de Médicis.

— En effet. Dernier vestige de l'Astrologie à Paris. Eh ! nous voici devant Saint-Eustache ; entrez-vous ?

— Ah non !

— Pas dans celle-là non plus ?

— Elle est trop grande, trop claire, c'est un hall de chemin de fer, on ne peut pas s'isoler là-dedans. Il me faut des chapelles discrètes, des oratoires intimes, j'y éprouve déjà assez de peine à prier honnêtement, sans distraction, pendant quelques secondes, sans entendre le sacristain nettoyer à grands coups de balai, sans voir les statues de plâtre bleu, rouge et jaune, sans sentir l'encens, sans penser aux mille embêtements de la vie ou à Nicolas Flamel ou à vous. Mais je m'efforce de prier, c'est l'essentiel, je désire prier loyalement, je fais ce que je peux, et en somme j'acquiesce le bénéfice de la prière. La plupart des églises ressemblent aux femmes : l'extérieur tente avec

ses chichis de sculpture, voire avec ses badigeonnages comme à Saint-Germain-l'Auxerrois, avec ses sourires de vierges qu'ombrage le chapeau du portail, tandis que l'intérieur n'offre que le vide. S'il se rencontre une église vraiment habitée par la Vierge ou Jésus, alors c'est, comme à Notre-Dame-des-Victoires, la cohue d'une exposition à la mode, le va-et-vient d'une foire ; allez donc prier là-dedans, essayez donc d'oublier votre individu quand on le bouscule ou lui marche sur les pieds ! J'ajouterai que dans la même Notre-Dame-des-Victoires des ampoules électriques éclairent l'intérieur des confessionnaux, et que ce perfectionnement moderne me paraît incompatible avec la bonne et vieille religion ; il siérait tout au plus à des Américains. Quant à moi je me déclare incapable de me confesser à la lumière électrique.

— Vous voyez bien que la Science ne s'accorde pas avec la Religion ! Ah ! pendant que j'y pense il faut que je vous montre ce passage d'un catalogue que j'ai reçu ce matin, il vous confirmera l'Hermétisme chrétien, la Science catholique ; il s'agit d'un livre quelconque, le libraire le vante ainsi : « Sous un titre mystique l'auteur a su cacher tout le mystère du vrai feu philosophique, car ce mystère n'est autre que celui de la Croix pris dans son acception hermétique et dans sa réalisation minérale ». Voilà encore la double interprétation de Nicolas Flamel.

— Mais de quoi parlions-nous donc tout à l'heure ? Ah oui ! de l'Astrologie ! vous disiez ?

— Savez-vous ce qu'est l'Astrologie ?

— Dame, oui ! l'Astrologie est la science qui prédit l'avenir.

— Quand on ne sait pas on se tait. Vous venez de dire une idiotie ! Vous saurez que l'Astrologie est uniquement la science des correspondances.

« Dieu en créant les sept planètes, le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, attribua à chacune des vertus spéciales, et pour reconnaître celles-ci un sceau particulier. C'est ce que les Kabbalistes enseignaient en disant que l'idée signe la chose, que la même idée imprime le même sceau sur l'homme, les animaux, les végétaux, les minéraux, que les choses portant le même sceau correspondent à la même idée. Le signe indique donc ce qu'est la chose, pourquoi elle a été créée.

« Telle idée correspond à telle lettre, à tel chiffre, à tel groupe de lettres, à tel groupe de chiffres, à telle note, à telle couleur, à tel métal, à tel minéral, à telle plante, à tel tempérament, à tel jour, à telle odeur, à telle saveur, à tel défaut, à telle qualité ; même forme donne mêmes propriétés. Nous voilà revenus, vous le voyez, à ce que je vous disais pour l'alchimie : tout dépend de la forme.

« Crollius qui vivait dans la première moitié du XVI^e siècle expose que, comme Dieu un en essence et triple en personne, l'homme est un en personne et triple en essence, savoir en corps terrestre, en esprit éthérien et en âme vivante infuse de Dieu. Cela ne

vous apparaît peut-être pas très clair, je n'insiste pas. Il en résulte en tous cas une étroite communion permettant à l'homme de découvrir la signature des choses, de connaître la maladie et le remède, lui défendant aussi d'user de ces beaux secrets à la légère. Ainsi, la fleur de lys qui pend comme une goutte guérit la goutte ; les noyaux de cerises le calcul ; l'olivier et les arbres portant raisins, lesquels ont l'écorce fendue, guérissent les plaies et cicatrices ; le jonc aquatique les fistules ; la décoction du sandal rouge, le géranium à racine rouge arrêtent le flux de sang ; l'écorce du bouleau tachetée de macules blanches ôte les macules et lentilles du visage ; la rue qui est faite en forme de croix dissipe les hallucinations ; la scrofularia les escrouelles ; le serpentaire la morsure des vipères.

— Après le serpentaire on peut tirer l'échelle...

— Pourquoi rire ? Crollius enseigne : « Et par ainsi les venins meslés ou redoublés, par une certaine faculté contraire, servent de remède l'un à l'autre ; il s'est même trouvé des médecins qui se sont servis de crapauds pestiférés contre la peste. » Voilà le vaccin, voilà le sérum tant prôné aujourd'hui. Au fait Crollius indique une recette qui pourra vous être utile ! pour faire repousser les cheveux ! « Le poil follet, dit-il, qui vient autour des coings représente les cheveux : aussi sa décoction les fait-elle croître ». Vous pourriez essayer !

« En somme l'Astrologie montre que tout se tient,

s'enchaîne, que tout dépend de tout, que le mouvement d'une molécule quelconque a son retentissement, si petit qu'il puisse être, dans l'univers entier. Un savant n'a-t-il pas prétendu qu'en étendant la main il dérangerait le cours de la Lune ? Ce qu'il y a de sûr c'est que la Lune, lorsqu'elle passe au-dessus de notre tête, soulève la terre entière, déplace les eaux de l'Océan, et que chacun de nous pèse un peu moins que lorsqu'elle est à l'horizon : dix-huit milligrammes exactement.

— Voilà probablement pourquoi les amoureux se sentent si légers au clair de lune !

— Cette vaste théorie des correspondances domine la science du Moyen-Age, elle donne la clé de la Symbolique grâce à laquelle cette époque sachant qu'à la Lune, par exemple, correspondent les plantes aquatiques et froides, l'argent, le cristal de roche, la couleur jaune, la plupart des animaux domestiques, le tempérament lymphatico-bilieux, la paralysie et l'hydropisie, le cerveau, la paresse et l'imagination désignait la paresse par l'imagination, le jaune ou le nénuphar (plante aquatique), soignait contre la paralysie ou l'hydropisie toute personne née sous le signe de la Lune, représentait le métal argent sous la forme du croissant lunaire et l'appelait « lune », etc. De même l'or correspond au soleil et prend son nom.

« Dans vos diverses spéculations alchimiques ne perdez donc jamais de vue le nombre sept si cher à

l'Eglise, ni le nombre douze qu'elle chérit également et qui est celui des signes du zodiaque. Ce zodiaque, d'ailleurs, vous le trouverez sculpté sur plusieurs cathédrales, entre autres sur le portail gauche de la façade de Notre-Dame de Paris. N'oubliez pas non plus le nombre quatre qui indique les éléments Eau, Terre, Feu et Air, et les animaux évangéliques. Enfin rappelez-vous que Jésus naît au solstice d'hiver et renaît à l'équinoxe de printemps.

— Je vous vois venir ! vous allez me parler de Dupuis et de son *Origine de tous les cultes* !

— Rassurez-vous, je vous quitte : je suis arrivé, je vais visiter un malade dans cette maison.

— Mon cher Maître, exercice illégal de la Médecine ! Gare à la correctionnelle !

— Bah ! pour cinquante francs d'amende...

Jobert l'ayant quitté, l'autre rentra chez lui, et, les pieds dans les pantoufles, s'attela à Nicolas Flamel.

... Nicolas Flamel s'étant lui-même, dans le *Psautier chimique*, qualifié de « rutil de Pontoise », je déclare : Nicolas Flamel naquit à Pontoise. Et dire que sur ce point si simple, si clair ses biographes se disputent ! leur héros leur apprend qu'il naquit à Pontoise ; eh bien ! ils se donnent un mal énorme pour placer sa naissance autre part ! Pourquoi ? pardi ! parce que l'historien dédaigne les documents faciles qui lui enlèvent sa raison d'être, le plaisir de tripatouiller ou d'amalgamer les paperasses dénichées dans des greniers, d'attacher une importance considérable à des

niaiseries, et surtout son originalité, car l'originalité d'un historien consiste à affirmer le contraire de ses prédécesseurs, et à l'étayer sur des preuves branlantes.

Mais si je m'arrête déjà ! Continuons : Flamel naquit vers 1335. D'après mes notes je ne puis hélas ! fixer une date plus précise. Ses parents, estimés gens de bien « par ses envieux eux-mêmes », lui donnèrent une modeste éducation comprenant éléments de latin et éléments de français, suffisante à l'apprentissage d'écrivain.

Le métier d'écrivain embrassait, outre la copie des actes courants, les inventaires, comptes et arrêts des dépenses des tuteurs et mineurs, et une grande partie de notre librairie : imprimerie (que la main remplaçait), édition, vente. En somme contentieux et librairie. Métier d'ailleurs assez couru : l'on comptait à Paris environ six mille écrivains.

Ses parents morts, Flamel put acheter une charge de libraire-juré au Charnier des Innocents, et, pratique, sérieux, il trouva bientôt le bon parti en Perrenelle, belle et honnête dame, veuve déjà deux fois — de Raoul Lethas et de Jehan Hanigues —, et plus âgée que lui (vers 1355).

Le Charnier des Innocents occupait l'emplacement du square actuel ; tout un côté subsiste rue des Innocents, dont les voûtes supportent de hautes maisons, ou, percées, sous le n° 11, servent de passage. Autrefois, la galerie voûtée l'enfermait entièrement, sombre,

humide, pavée de tombeaux, tapissée de monuments funèbres et d'épithaphes, bordée d'étroites boutiques de modes, de lingerie, de mercerie, de bureaux d'écrivains. Et ce commerce devait certainement moins troubler les morts qu'aujourd'hui la rue qui coupe en deux le cimetière Montparnasse, le pont qui traverse le cimetière Montmartre ou le chemin de fer qui côtoie le Père-Lachaise. La partie de la galerie occupant la rue de la Ferronnerie (autrefois rue de la Charonnerie) portait en fresques une *danse macabre* ou *danse des morts*. Au milieu, le cimetière, avec ses tombes semées au hasard, et, la nuit, une grande lumière pour faire respecter le séjour des morts.

Quelque temps après l'installation de Flamel au Charnier la corporation des Ecrivains émigra en masse vers l'église Saint-Jacques comme, il y a quelques années, la corporation des bijoutiers quitta le Palais-Royal pour la rue Royale et la rue de la Paix. Les individus du même métier s'établirent toujours proches les uns des autres, pour se mieux surveiller, se mieux concurrencer, mais non pour la commodité des clients qui préféreraient, sans doute, trouver des représentants de chaque corps dans leurs quartiers respectifs. Voyez aujourd'hui les bondieuseries autour de Saint-Sulpice, les grainetiers au Châtelet, les bouquinistes près de la place Saint-Michel, les graveurs passage du Caire, les ébénistes faubourg Saint-Antoine ; autrefois, les cloutiers et vendeurs de fil avaient envahi la rue de Marivaux, et les armuriers les rues de la Vieille

Monnoye et La Haumerie. La rue de l'Eglise Saint-Jacques où s'installèrent les écrivains devint la rue des Ecrivains.

Flamel suivit ses confrères, acheta deux échoppes adossées à l'église, près du petit portail ; et sur un terrain situé au coin de la rue de Marivaus et de la rue des Ecrivains il fit bâtir une maison (la rue de Marivaus s'appelle aujourd'hui rue Nicolas Flamel) en face de celle de Jean Harengin, écrivain, laquelle s'élevait à l'autre coin de la rue de Marivaus. Dans les échoppes, longues de cinq pieds et larges de trois, d'un loyer total de deux sols parisis pour fonds de terre au roi et de deux sols à l'œuvre de Saint-Jacques, s'exposaient les précieux manuscrits, les enluminures compliquées qui devaient appâter le passant qu'attendait Nicolas Flamel, cependant que ses élèves copiaient longuement la Bible, des psautiers, des livres d'Heures, des traités d'alchimie dans sa maison à l'enseigne de la *Fleur de Lys*.

L'église Saint-Jacques la Boucherie était loin d'être terminée quand Flamel la prit pour abri ; bien que déjà célèbre en 1119 elle ne fut achevée que sous François I^{er}. (La Révolution la démolit, n'en laissant que la tour — la tour Saint-Jacques — dont les fondements furent jetés en 1508). Elle abritait, ainsi que la plupart des autres églises, des échoppes, telles que nous en voyons actuellement encore collées à Saint-Roch et Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Flamel et sa femme s'entendaient fort bien, de goûts

semblables, mangeant dans de la vaisselle de terre, bons chrétiens, aidés de deux servantes, Marguerite La Quosnel et sa fille Colette. L'on me permettra, toutefois, de penser que l'excellent couple n'était pas tout à fait aussi modeste qu'on s'est plu à le représenter : je n'en veux pour témoins que ses portraits et statues qu'il mit un peu partout.

L'excellente Perrenelle, au Charnier des Innocents et sur le Portail de Saint-Jacques, apparaissait plus petite que son mari, suffisamment élancée, de mise décente et modeste, le visage régulier, quoique le menton légèrement saillant. Flamel, aux mêmes endroits, en outre à Sainte-Geneviève des-Ardents, apparaissait massif, les cheveux courts, le front large, les yeux grands, enfoncés, le nez long et tombant, la bouche pincée, le cou épais, les mains fines, portant le grossier habit de pèlerin, manteau long et retroussé sur l'épaule droite, le chaperon à demi abattu autour du col, la cornette pendant très bas, une ceinture avec l'écritoire, signe de sa profession. Ajoutons que dans la vieillesse il laissa croître sa barbe.

IV

— Un chanoine, mon cher Maître, un vrai ?

— Un vrai !

— Vous m'étonnez ! Et où l'avez-vous rencontré ?

— Chez un bouquiniste. Il bouquinait, je bouquinais, et le bouquiniste se rappelant qu'il confectionnait un livre sur la Science et la Religion me le présenta, lui assurant que je pourrais le tuyauter sur la question chimique.

— Alors, il me concurrence ?

— Non, il cantonne dans l'abstraction et plane trop haut. Après tout il existe une catégorie de lecteurs pour cette catégorie d'auteurs que M. Boutroux résume.

— Dites-moi, le chanoine connaît-il vos opinions religieuses ?

— Il est d'esprit large.

— C'est-à-dire que vous l'avez déjà embêté avec vos plaisanteries plus ou moins spirituelles, et qu'il les a méprisées.

— Si vous voulez...

— Et quand le verrai-je ?

— Tout à l'heure : j'ai rendez-vous avec lui à Saint-Séverin.

— Et vous n'allez pas le laisser attendre ? Jobert, vous m'étonnez de plus en plus ! Mais pourquoi à Saint-Séverin ?

— Parce qu'il doit y visiter je ne sais qui ou je ne sais quoi, Et je vous emmènerai,

— Soit. Vous ne lui exhiberez pas le portail Saint-Marcel ! Et comment s'appelle-t-il ?

— Bournier. Maintenant, nous avons deux heures à perdre ; si nous parlions de Nicolas Flamel ?

— Allons-y, J'en suis au moment où un hasard dévie la destinée de notre homme,

— Lisez. Je prends une prise et je vous ouïs.

— « Un jour de l'an 1357, Flamel acheta, pour la somme de deux florins, un livre doré, vieux, large, point de papier ou parchemin comme les autres, mais de déliées écorces de tendres arbrisseaux. La couverture était de cuivre, toute gravée de lettres ou de figures étranges, lesquelles parurent à Flamel des caractères de langue grecque ou d'autre semblable langue ancienne : il savait seulement qu'elles n'étaient point notes, ni lettres latines ou gauloises. Quant au dedans, ses feuilles d'écorce étaient gravées, et, d'une très grande industrie, écrites avec une pointe de fer, en belles et très nettes lettres latines colorées. Il était divisé en trois parties de sept feuillets chacune, le septième ne portant jamais d'écriture, mais bien, le premier une Verge et des Serpents s'engloutissant, le second une Croix avec un Serpent crucifié, et le troisième des déserts au milieu desquels coulaient plu-

sieurs belles fontaines dont sortaient des serpents courant par-ci et par-là, (Ici encore nous retrouvons les chiffres 3 et 7).

Au premier des feuillets il y avait écrit en lettres grosses capitales dorées : « Abraham le Juif, prince, prestre lévite, astrologue et philosophe, à la gent des Juifs par l'ire de Dieu dispersée aux Gaules. Salut. D. I. » Après cela il était rempli de grandes exécérations et malédictions (avec le mot *Maranatha* souvent répété) contre toute personne qui le regarderait si elle n'était Sacrificateur ou Scribe.

Ce livre était probablement l'œuvre du rabbi Abraham. Quant à *Maranatha* c'est-à-dire *Anathème* c'était une formule que les alchimistes mettaient en tête de leurs traités pour... attirer l'attention du lecteur.

Au reste, Flamel, en jouant sur le mot, était scribe — sinon Sacrificateur, — il pouvait donc poursuivre la lecture. Véritable trouvaille, et, certainement, celui qui avait vendu ce livre à notre homme ne connaissait pas plus que lui sa valeur. L'ouvrage avait dû être dérobé aux misérables juifs, ou trouvé dans leur ancienne demeure. L'auteur, au second feuillet, consolait sa nation, lui conseillant de fuir les vices et surtout l'idolâtrie, d'attendre patiemment la venue du Messie qui vaincra tous les rois de la terre, et règne éternellement avec son peuple.

Il faut dire qu'à cette époque les rois malmenaient quelque peu les juifs, les chassant après les avoir dé-

pouillés, et leur permettant de revenir moyennant de fortes sommes.

Abraham devait être savant et philanthrope : car au troisième feuillet et aux suivants, pour aider sa nation captive à payer les tributs aux Empereurs romains, et pour faire autre chose que je ne dirai pas (et pour cause !), il lui enseignait la transmutation métallique en paroles communes, peignait les vaisseaux sur le côté des pages, et avertissait des couleurs et de tout le reste — sauf du premier agent dont il ne disait mot ; il le peignait seulement, comme il le disait, et le figurait par très grand artifice aux quatrième et cinquième feuillets. Encore qu'il fût bien intelligemment figuré et peint, aucun ne l'eût compris sans être fort avancé en la Cabale classique, et sans avoir longuement étudié les livres.

Donc les quatrième et cinquième feuillets étaient sans écriture, tout remplis de belles figures enluminées : l'auteur y avait peint d'abord un jeune homme avec des ailes au talon, tenant une verge caducée entortillée de deux serpents, dont il frappait une salade lui couvrant la tête (c'était, évidemment, le dieu Mercure des Païens), et vers lequel descendait, volant à ailes déployées, un grand vieillard, avec une horloge attachée dans le dos, et tenant dans ses mains une longue faux dont il semblait vouloir couper les pieds de l'autre.

A l'autre face du quatrième feuillet était peinte une belle fleur au sommet d'une haute montagne sur la-

quelle soufflait rudement l'Aquilon ; la plante avait le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin ; autour d'elle un Dragon et un Griffon Aquiloniens construisaient leurs nids.

Au cinquième feuillet il y avait, dans un riche jardin, un beau rosier fleuri appuyé contre un chêne creux, et, à ses pieds, une fontaine d'eau très blanche qui se précipitait dans un abîme après être passée parmi de nombreux aveugles qui la cherchaient sans la rencontrer.

Au revers du cinquième feuillet se trouvait un Roi avec un grand coutelas, en présence duquel des soldats tuaient une collection de petits enfants, cependant que leurs mères pleuraient à ses pieds ; d'autres soldats recueillaient le sang des victimes et le mettaient dans un vaisseau où baignaient le Soleil et la Lune.

« J'en suis resté là. Aussi embarrassé que Flamel pour trouver quelques explications.

— C'est pourtant bien simple.

— Simple ?

— Mais oui, Le jeune homme avec des ailes aux talons, c'est Mercure. Le Mercure en Alchimie possède collection de sens : tantôt le mercure ordinaire, tantôt le Mercure philosophique prêt à entrer dans l'athanor en cuisson avec le Soufre et le Sel philosophiques, tantôt la matière première de la Pierre c'est-à-dire celle dont on extrait le Mercure philosophique, tantôt la Pierre elle-même, etc.

« Notre Mercure tient une verge caducée entortillée de deux serpents : ces deux serpents représentent l'un le Fixe, l'autre le Volatil. La Pierre philosophale, en effet, est faite de Fixe et de Volatil...

— Je n'entends pas ce jargon.

— De chaleur obscure et de chaleur lumineuse, si vous voulez.

— Je n'entends pas davantage.

— Patientez une seconde, vous allez comprendre. Le vieillard qui veut couper les pieds de Mercure enseigne qu'il faut volatiliser le Fixe et fixer le Volatil,

— Encore !

— Il signifie aussi la purification de l'argent par le plomb, Saturne correspondant au plomb, et l'argent à la coupelle diminuant de poids, devenant fixe, c'est-à-dire inoxydable.

— Allez ! allez !

— A l'autre face du quatrième feuillet nous retrouvons sous la forme d'un Griffon et d'un Dragon le Fixe et le Volatil...

— Oh !

— Nous les retrouvons, dis-je, en présence cependant que la Pierre se confectionne parmi les vapeurs de la cuisson. Le cinquième feuillet apprend que nous sommes des aveugles, que nous cherchons la fortune bien loin alors qu'elle est à côté de nous. Enfin, au revers de ce feuillet un Roi figure la Pierre philosophale. Nous y voyons aussi que l'or et l'argent (le Soleil et la Lune) sont formés d'autres matières.

« Tout alchimiste vous fournirait cette explication,
— Vous appelez ça une explication ? Sur ce, levons
le camp, et allons rejoindre le chanoine,

Dans la rue Jobert continua :

— Avez-vous déjà pensé à l'origine du monde, à la
Genèse ?

— Souvent.

— Et votre opinion ?

— Je n'en ai pas. Ou, plutôt, j'en ai tant !

— Il est écrit : « La terre était informe et nue, et
les eaux l'entouraient de toutes parts, et l'esprit de
Dieu flottait sur les eaux, et les ténèbres couvraient
la surface de l'abîme ». Eh bien, au *fiat lux* l'azote et
le carbone se séparent du grand H O. L'Eternel n'a-
vait pas encore donné à la matière première la forme
et la fonction. Ce grand H O c'est l'énergie cosmique
dans laquelle baignent les planètes, c'est la vie uni-
verselle, la lumière obscure, le Pantogène, c'est l'Etre,
c'est Tout. Au *fiat lux* le Mercure universel se dissocie,
donnant l'oxygène (la terre) et l'hydrogène (l'atmos-
phère). Sur cette terre l'oxygène se transforma en
azote et l'hydrogène en carbone : d'où la chlorophylle,
les végétaux. Des végétaux naquirent l'iode, le chlore,
le brome, le fluor, le bor. Puis vinrent les métaux de
nature animale, l'ammonium et le phosphore. De la
putréfaction des eaux sortit le soufre. Enfin arri-
vèrent les métaux hydrocarbonés et les métaux déri-
vant de la silice.

-- Vous me rendrez fou ! Mais nous sommes en

avance, nous avons le temps d'errer un peu. Tenez, regardez-moi ce coin de province, là, au n° 15.

— Nous sommes dans la rue des Carmes, c'est ce qui reste de l'ancien collège des Lombards.

— Cette cour vieillotte, cette chapelle flanquée d'arbres...

Ils montaient les rues Laplace, Valette, un quartier oublié du Conseil municipal, éloigné de la Capitale : des voies étroites et grouillant de pauvres gens, des maisons tout en hauteur, tombant les unes sur les autres, ou penchées sur la chaussée comme pour en obscurcir encore le triste jour, suant l'humidité, les portes basses, sombres, des entrées de fours, de cachots conduisant à des escaliers en vis ; un bal-musette, des mastroquets, des tripiers, des fripiers ; la rue — plutôt l'impasse — d'Ecosse, la rue de Lanneau, la rue Fromental.

— Hein ! fit Jobert, vous jouissez, l'amateur du Vieux-Paris ! Nous voici dans un véritable coupe-gorge, parmi des bandits, des souteneurs et des prostituées ! Quel pittoresque ! Vous devriez vous y promener le soir.

— Tenez, là, au 51 de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève cette grille de bistro à l'enseigne de Saint-Etienne avec, de chaque côté de la porte, un pied de vigne dans une gaine de bois ! Et ici, rue Clovis, cette portion de l'enceinte de Philippe-Auguste ! voyez, dominant la rue, ce coin de forêt vierge, cette végétation épaisse, ces arbustes, ces arbres poussant au hasard,

ce bout de nature qu'on est tout étonné et tout heureux de rencontrer ! Vous préféreriez, à leur place, des usines avec de droites cheminées, ou une caserne de pompiers comme celle que la Ville a installée dans la longue nef aux fenêtres ogivales, aux rosaces délicieuses de l'ancien couvent des Bernardins, rue de Poissy près d'ici ?

— Vous savez, la Ville n'est pas indispensable ! dans la rue Galande où nous sommes, au n° 42, un simple commerçant a appliqué un large écriteau sur le naïf bas-relief représentant, dans une barque, saint Julien, sa femme et un lépreux par eux recueilli. Là ; l'apercevez-vous ?

— Voici Saint-Séverin et son clocher de campagne surmonté d'un coq. Hélas ! la pauvre est dénudée, on lui a retiré sa robe de vieilles maisons qui la dissimulaient aux yeux des barbares, elle apparaît au grand jour, elle s'effare, elle a honte. Enfin... Approchons. Tiens, on peut déchiffrer encore, en bas du porche de la tour carrée gauche, cette inscription gravée en caractères du XV^e siècle : *Bonnes gens qui par cy passées, priez Dieu pour les trépassés.* Elle est tout de même une des plus aguichantes de Paris cette église, petite, intime, d'extérieur rustique et d'intérieur précieux. On ne s'y sent pas microbe comme dans la plupart des autres dont les vastes dimensions s'agrandissent encore des artifices de l'architecte qui semble n'avoir cherché qu'à épater le visiteur ou lui imposer l'idée de sa petitesse devant Dieu. A Saint-Séverin on se

trouve chez soi, on s'y cherche un coin tranquille, on s'y réfugie derrière des piliers qui bien que parallèles s'enchevêtrent, ménageant des perspectives curieuses, des faux-fuyants amusants, des aperçus pittoresques parmi leurs allées. Mais, ô mon Dieu, pourquoi ces vitraux modernes, pourquoi ces morceaux de verre peinturluré portant orgueilleusement les noms des donateurs et dignes des pierres du Sacré-Cœur de Montmartre ? pourquoi cette sainte Marie-Madeleine en Provence, « don de la famille Roulbac », badigeonnée de lie-de-vin et de vert-de-gris, pourquoi cette première communion avec, à genoux, feu le baron Alphonse de Rothschild et des dames habillées boulevard Sébastopol ?

« Où allez-vous rencontrer votre chanoine ?

— Entrons, je le dénicherai aisément. Tenez, le voici regardant en l'air. Venez, que je vous présente.

Le chanoine Bournier ne payait pas de mine, la soutane visiblement tachée et rapiécée, les mains rouges, les ongles noirs, la face paysanne, la taille courte, la démarche grossière. Seulement les yeux pétillaient d'une flamme ironique, démentant assez l'indifférence de la bouche. Cet homme assurément ignorait la flatterie, l'appareil mondain, et du haut de sa tranquillité regardait peut-être non sans plaisir ses pareils gaffer et s'embourber. Ce contraste quasi-mystérieux tentait tout observateur, l'irritait par l'impossibilité de démêler la vérité : saint ou idiot, on ne savait quelle étiquette lui coller à première vue. Il tenait

de l'orgueilleux, du fumiste, du désabusé, du je m'enfichiste, du mystique.

Mais à ses premiers mots on le sentait sûr de lui, réfléchi, calé, mûri.

— Monsieur, dit-il, j'ai lu votre livre *Les Pierres vivent et meurent* que M. Jobert m'avait indiqué, et je vous avouerai que les très curieuses expériences du Professeur Stéphane Leduc m'ont vivement intéressé, mais pas convaincu. Voyons, entre nous, ces plantes poussées de graines exclusivement minérales vous apparaissent-elles vivantes ? Je ne vous dirai point comme l'Académie qu'elles ne sont que des précipités tubulaires métalliques, et pas douées de vie puisqu'il leur manque une fonction, la reproduction, — à quoi vous avez répondu que dans ce cas le mulet n'était qu'un précipité tubulaire métallique puisqu'il ne reproduisait pas. Mais pour leur prêter la vie ne devez-vous pas, dans votre préface, donner de la vie une définition *ad hoc* ? « La vie, avancez-vous, est la résultante de deux forces, l'une active, la pression osmotique, qui met en mouvement les molécules et les ions ; l'autre passive, la résistance opposée par les plasmés à ces mouvements ». Voyons, est-ce là la vie ? cette définition explique-t-elle l'instinct de conservation, l'équilibre qu'elle maintient entre tant d'éléments ennemis ? explique-t-elle, si vous préférez, la pression osmotique et la résistance à elle opposée ?

« Encore une fois ces recherches biologiques m'intéressent extrêmement, et je ne les vois nullement

d'un mauvais œil. Mais il ne faut pas aller trop loin, et vouloir s'attribuer la puissance qu'on refuse à Dieu, créer la vie ! Que l'homme singe Dieu, soit ; mais qu'il prétende le dépasser... Laissez à Dieu l'unité, le point de départ, amusez-vous avec le reste. Ne remontez pas à la source, vous perdriez votre temps, ou vous tomberiez à des définitions aussi obscures que celle-ci : « La matière c'est l'énergie en mouvement ! » Essayez donc de vous représenter l'énergie en mouvement, passez donc de l'impondérable au pondérable ! La Science a une limite : Dieu, l'Inconnaisable, l'Incompréhensible.

« A la rigueur j'admettrais les théories de l'évolution et de l'adaptation lesquelles s'accordent avec la loi du progrès physique et moral, de l'acheminement vers l'harmonie, loi qui indique en somme le rôle scientifique du libre-arbitre de l'homme : partir d'un point incompréhensible et admis pour tendre vers un autre point également incompréhensible et admis. Partir, la nuit, d'un endroit pour arriver, la nuit, dans un autre endroit après un beau voyage de jour. Résoudre un problème selon la formule : Supposons le problème résolu. Définir — comme d'ailleurs on a coutume de le faire — une chose à l'aide de ses qualités, c'est-à-dire bonnet blanc, blanc bonnet. Echauffer des lois, des règles, des théorèmes sur des fondations creuses, la géométrie, par exemple, sur la ligne horizontale courbe (puisque'elle suit la direction de l'eau dormante) et sur la ligne verticale horizontale

(puisque la verticale au pôle est perpendiculaire à la verticale à l'équateur). Avouons donc qu'on se heurte à l'Incompréhensible, à l'Indomptable, que la science ne vit que de théories relatives, éphémères et multiples cependant que Dieu demeure absolu, éternel, un.

— Vous réduisez, M. le Chanoine, la science à un amusement sans portée, à une distraction bonne à contenter quelques pauvres fous de savants.

— Mais jamais de la vie ! Loin de moi une telle pensée ! La science sert Dieu : plus l'homme acquiert de connaissances, plus il constate son ignorance ; plus il avance, plus il recule — à la façon des excursionnistes en montagne qui se figurent que le sommet s'éloigne à mesure qu'ils grimpent. Seul le véritable savant comprend le peu de chose qu'il est.

— Que vous êtes indulgent ! La plupart des savants sont d'un orgueil assommant, ils assassinent leurs confrères, proclament la vérité de leurs découvertes, se posent en réformateurs, détruisent tout, échafaudent de nouvelles bases, et se laissent adorer jusqu'à ce que d'autres plus adroits, plus audacieux, ou simplement plus riches, les écrasent à leur tour. Le savant devient charlatan avec une incroyable facilité. Et Pasteur...

— Et Berthelot donc ! interrompit Jobert heureux de trouver l'occasion de maudire un officiel.

— Laissons les personnalités, riposta le chanoine. Je puis vous assurer que je connais d'excellents catholiques qui sont de parfaits savants.

— Ces catholiques, M. le Chanoine, ne peuvent être que des mystiques, je veux dire des croyants se passant, en somme, de l'intermédiaire du prêtre et du culte, s'adressant directement à Dieu. Oui, il faut qu'ils soient des simples, qu'ils ne cherchent pas de vingt-quatre à vingt-six heures, qu'ils ignorent la raison, la scolastique, les dogmes transcendants, les spéculations théologiques pour que les études scientifiques ne les conduisent pas à la négation de la foi. Ils cuisinent des expériences de laboratoire comme ils enluminaient des missels, pour la seule gloire du Seigneur, et ils lui offrent leur nouvelle méthode de préparation du sulfure de strontium phosphorescent comme ils lui offriraient une miniature ou un chant.

— Votre définition des mystiques n'est pas très orthodoxe, mais elle renferme une grande part de vérité. Heureux, cher Monsieur, les pauvres en esprit, ceux qui vivent en Dieu ainsi que Dieu vit en eux, ceux qui se contentent d'aimer la poésie des cloches, la légende de Noël, la figure de la Vierge, ceux dont seuls le cœur et l'imagination s'échauffent, ceux qui n'aspirent qu'à la consolation, qu'à la communion avec un Père indulgent, ceux qui ignorent la métaphysique, la cosmogonie...

— Et la Gnose, dit Jobert.

— La Gnose ! Ah ! parlons-en ! Charlatanisme pur ! Gnose ou science parfaite ! rien que ça ! Dieu passé au crible de la science et de la philosophie ! Dieu jugé

par les hommes, et leur serviteur ! Pure invention de Shatan, Messieurs ! Le démon en présentant sous l'appareil gnostique l'alliance de la religion et de la science tend un abominable piège. Confondre science et religion, vouloir en amalgamer un tout confine à l'hérésie, à la folie : qu'a-t-elle donné à l'humanité, la science ? des commodités matérielles superflues, et créé des besoins vains qui loin d'alléger les malheureux les crévent d'envie, leur exhibant le riche promené en chemin de fer ou en auto, éclairé à l'électricité, et ne leur rappelle pas que ce riche meurt comme eux et que la science ne l'arrache pas à la mort. La France est-elle plus prospère depuis qu'elle possède des voies ferrées ? non, n'est-ce pas, puisque les autres pays en sont également sillonnés, et les émigrants souffrent-ils moins à périr d'inanition en Amérique qu'en Italie ?

— Ils connaissent les fièvres en plus.

— A quoi servent les dirigeables et les avions sinon au mal, à la guerre ? et la chimie sinon à falsifier les denrées et composer des explosifs ?

— Bigre ! M. le Chanoine, c'est le procès de la science que vous exposez !

— Franchement, croyez-vous le monde plus heureux aujourd'hui qu'il y a deux mille ans ? Nos ancêtres se passaient fort bien du téléphone, et nous nous passons fort bien des inventions qu'on produira dans deux mille ans. La culture romaine valait la nôtre !

— Avant ou après Jésus-Christ ? interrogea Jobert.

— Les siècles s'enchaînent sans que la conscience du bien ou du mal varie dans son essence...

— Mais qu'elle varie dans la forme ! Sur ce, M. le Chanoine, je vous laisse avec le Maître, ne craignez pas de le rabrouer vigoureusement s'il vous taquine. Demandez-lui à quoi sert la fabrication de l'or, et démontrez-lui qu'elle n'influera nullement sur notre pauvre humanité.

V

— Si la science ne s'entend pas avec la religion elle ne s'entend guère plus volontiers avec l'art ! Cette carte postale qu'un de mes amis m'a expédiée parce qu'il s'embêtait dans un café représente la statue d'Adam à la Tour de Beurre de la cathédrale de Rouen : pourquoi, diable, le sculpteur a-t-il creusé un nombril dans le ventre du premier homme ? Je sais bien que les artistes ne sont pas à ça près, qu'ils ne se gênent pas pour couronner, non d'églantines, mais de nos roses les Romains — qui les ignoraient totalement. Et les occultistes, initiés parfaits ! les imitent en ornant d'une magnifique rose de France la croix en tau. Cela a dû plaire à Sienkiewicz lequel dans *Quo vadis* a si bêtement démarqué *Les derniers jours de Pompéi* de Lytton. Celui-là ne s'entendait ni avec la science ni avec l'art !

— Sa tisane littéraire a enthousiasmé les masses. N'oubliez pas, mon cher M. Schwaeblé, que ces masses constituent la Chrétienté laquelle les préfère certainement pour leur simplicité aux intellectuels souvent gênants.

— Voyons, M. le Chanoine, nous avons bifurqué,

reprenons notre premier sujet : quand partons-nous pour la Bretagne ?

— Alors, vous abandonnez Nicolas Flamel ?

— Je le quitte pour quelques jours : au reste le bain de Moyen-Age qui m'enveloppera là-bas m'aidera à le situer dans son cadre et son époque.

— Voulez-vous fixer notre départ à lundi ? J'aurai ainsi le temps de me procurer les paperasses que le notaire de Morlaix exige pour régler ce mince héritage dont le seul bénéfice, si cela continue, sera ce voyage en votre compagnie.

— Soit, lundi en route ! Je me réjouis de revoir la Bretagne avant que les autos et les chemins de fer l'aient entièrement civilisée à la façon du Mont Saint-Michel, avant que, M. le Chanoine, le Clergé l'ait absolument corrompue.

— Que vient faire le pauvre Clergé dans cette aventure ?

— Mais oui, le Clergé ! Ecoutez-moi : le Breton est grave, mélancolique : peut-être s'inquiète-t-il vaguement de choses entrevues, soupçonnées ; et encore, non, cela dépasse son entendement, il ne cherche pas à comprendre, il ne pense pas, attendant la mort, résigné, incapable d'effort, fataliste. Comme ces animaux qui sentant venir l'orage s'arrêtent au lieu de le fuir, lui laisse tranquillement arriver la fin de tout parmi la tristesse de son ciel, sa mer grise, ses couleurs éteintes. En un mot le Breton a besoin d'être dirigé, éperonné.

« Les Celtes étaient des hommes énergiques, des hommes d'action. Ne redoutant pas la mort qui les transvasait simplement en d'autres corps ils allaient de l'avant, agissaient.

« Vint le Clergé.

— Et alors ?

— Et alors, il leur montra la Mort impitoyable, et, par-dessus le marché, ménageant la chèvre et le chou, paganisme et christianisme, il se contenta de planter la croix sur le men-hir, créa une religion mixte, grâce à laquelle les dieux devinrent les saints, reléguant Notre Seigneur au dernier plan. Au lieu de frapper un grand coup, d'imposer le Dieu-un en trois personnes le Clergé inventa le Dieu-un en une collection de saints dont la plupart n'ont même pas leurs noms dans le calendrier. Une croix sur un men-hir, voilà la Bretagne, la Bretagne superstitieuse, étroite qui grossit peu à peu le bataillon de domestiques et de prostituées crevant de faim à Paris. Cette croix et ce men-hir me rappellent le bonnet léger des femmes posé sur leur corps de grosse dondon. Oui, un pays qui se meurt sous les gracieuses légendes, un pays doux, un pays qu'il faut contempler au crépuscule, un pays de vieilles gens, un pays accablé de poésie et de rêverie...

— Laissez le temps agir. Le climat breton fortifie singulièrement la foi anémique, il opère de merveilleuses cures. L'atmosphère amollit délicieusement, ainsi qu'un bain à la juste température dans lequel on s'at-

tarde, oublieux. Il vous est déjà arrivé à Paris, n'est-ce pas, à la tombée de la nuit, l'hiver, d'entrer dans une chapelle bien chaude, de vous asseoir près d'une bouche de chaleur, et de sentir bientôt votre corps, votre âme s'engourdir, de demeurer inconscient de l'extérieur, avec des envies de pleurer ?

— Souvent.

— Eh bien ! le climat breton influe à la façon de cette chapelle, il attendrit, il reconforte, offrant un air salubre aux poumons et à l'âme. Il guérit celle-ci des plus vieilles négations, des plus vieux doutes, sans coup de foudre, insensiblement. A Lourdes l'Église assomme, met les pieds dans le plat, ordonne ; en Bretagne elle caresse, enveloppe, s'insinue. Là elle commande, ici elle prie.

« Quant à ces divers saints qui vous chiffonnent soyez plus indulgent : songez que saint Béat, saint Colomban, saint Marcoul, sainte Osmane, saint Paterne, saint Secondel, saint Hélier, saint Samson, saint Bieuzy, saint Guingaloc, saint Jacut, saint Padrick, saint Herbot, saint Tudi, saint Cornéli, saint Jorhand, saint Envel, saint Pever, saint Iguinou, saint Gily, sainte Eliboubane, sainte Achée, sainte Lallac, sainte Coupaïa, sainte Landouenne, sainte Tugdonie, sainte Tunevel, saint Beuzec, saint Gorgon, saint Yvi, saint Lévias, saint Uzec, saint Gestin, saint Miliâu, saint Nérin, saint Loënan, saint Bergat, saint Raven, saint Mandan, saint Vellé, saint Isis, saint Idunet, saint Guennolé, saint Corentin, saint Goulven, saint

Goeznou, saint Efflam, saint Ronan, saint Vouga, sainte Nennok...

— Ah bien ! vous avez une mémoire !

— Songez, dis-je, que chaque saint guérit une maladie ! Saint Maur la goutte, saint Job la lèpre, saint Gilles le cancer, saint Guy la chorée, saint Aventin le rhume, saint Fiacre le flux de sang, sainte Geneviève les ophthalmies, sainte Catherine d'Alexandrie les migraines, sainte Reine les maladies secrètes, saint Barthélemy les convulsions, saint Firmin les crampes, saint Benoît les érysypèles et la pierre, saint Loup les douleurs d'entrailles, saint Hubert la rage, sainte Appoline les névralgies faciales et les maux de dents ! De véritables spécialités pharmaceutiques ! Et, j'y pense, voilà un nouveau document pour vous : les saints guérisseurs, l'alliance de l'Eglise et de la Médecine !

— Beaucoup de légende, beaucoup de superstition, peu de science. Je possède mieux dans mes notes ; tenez, les origines, en somme, du magnétisme, la médecine par le toucher divin. Je lis, au hasard :

« Jésus guérissait les malades en les touchant. Soit qu'il les touchât de sa propre main, soit qu'il leur fît toucher ses vêtements, il soulageait les misérables, semblant, d'ailleurs, croire plus à la foi qu'à sa science : ne dit-il pas : *Fides tua te salvam fecit* à une femme débarrassée d'un flux de sang par le seul contact de la frange de sa tunique ?

« Au moment de l'arrestation de Jésus, rapporte

saint Luc, un de ses compagnons frappant le serviteur du grand prêtre lui emporta l'oreille droite; mais Jésus lui adressa ces mots : « Abstenez-vous » ; et, touchant l'oreille, il la guérit.

« Et saint Marc : Jäirus vint trouver Jésus pour le prier de se rendre auprès de sa fille à l'agonie. Chemin faisant on leur annonça son décès. Mais Jésus engagea le père à ne pas désespérer encore. Arrivé au chevet du lit de la jeune fille, il lui ordonna de se lever, et elle se leva.

« Encore saint Luc : Jésus croisant le cortège funèbre du fils unique de la veuve de Naïm dit à la mère : « Ne pleure point », et, touchant le corps, il s'écrie : « Jeune homme, je l'ordonne, lève-toi », et celui-ci se lève.

« Il n'en fallut pas plus pour que les rois qui tenaient de Dieu leur dignité attribuassent à leur toucher le pouvoir de guérir, et... guérissent parfois.

— Oui, et ces guérisons nos modernes savants les expliquent à l'aide de l'influence morale, de la suggestion. Il ne leur reste plus qu'à expliquer pourquoi l'influence morale guérit plutôt que le toucher ! Franchement, voilà trop longtemps qu'ils nous parlent influence morale, suggestion, hystérie : ce sont des mots, pas des explications. Chaque fois qu'ils ne comprennent pas « Suggestion ! ». Quand quelque chose gêne leurs classifications « Suggestion ! ». Ce mot « suggestion » s'applique à tout.

« Tout ce qui sort de l'ordinaire « Hystérie ! Suggestion ! ». Ecoutez la lumineuse explication, par l'un

de nos docteurs, de ce texte de l'Évangile *Les boiteux cheminant* : « Ne pourrait-il s'agir de claudication hystérique, due soit à une coxalgie de même nature ; soit à un pied-bot varus ; soit à une névralgie sciatique, avec parésie hystérique du membre inférieur droit, déterminant une gêne dans la marche ; soit à une contracture hystérique du membre inférieur gauche, déterminant une pseudo-ankylose du genou et un pied-bot talus ; soit à une contracture du membre inférieur gauche, rendant la marche impossible ; soit à une contracture hystérique des muscles de la jambe, suffisante pour déterminer la claudication ; soit, enfin, à de l'hémiplégie droite suivie des mêmes effets? ». Avouez que vous n'avez que l'embarras du choix..... des mots, et que, quand vous l'aurez arrêté, vous saurez que les boiteux cheminaient parce que... ils cheminaient!

— Revenons aux rois. « Le roi (Louis VI), notre sire, — écrit Guibert, abbé de Nogent qui vivait sous son règne — fait ordinairement des prodiges : il guérit les personnes affectées d'écrouelles au col, ou en tout autre endroit, en ajoutant à son attouchement le signe de la croix ; étant près de lui, j'ai vu les malades accourir, et j'ai contribué, comme les autres personnes de sa suite, à écarter la foule... »

« Au moment de mourir Philippe-le-Bel mande son fils aîné, — rapporte du Tillet — « luy enseignant saintes et dévotes paroles, qu'il avoit accoutumé de dire en touchant les malades ; le prêcha de sainte vie pour faire cet attouchement, luy remontrant que ;

selon l'Écriture, Dieu n'oyt ni exauce les vicieux, et par eux ne fait miracle. »

« Après que le roi (Charles VI) eut entendu la messe (de son sacre), on apporta un vase plein d'eau. S. M., ayant fait sa prière devant l'autel, toucha le mal de la main droite, le lava dans cette eau que le malade porta sur la partie neuf jours de jeûne. » (Conti).

« Au sortir de notre sacre de Reims, dit François I^{er}, et allant à l'église de M. Saint-Marcoul, où nous et nos prédécesseurs avons coutume aller faire nos oblations et révéler le précieux corps de saint Marcoul pour le très excellent et très recommandable privilège de la guérison des écrouelles qu'il a plu au créateur miraculeusement impartir à nous et à nos prédécesseurs par le toucher et le signe victorieux de la croix, par le mérite duquel survient la guérison. »

« Thomas Platter rapporte ceci (25 décembre 1599) : « Dès que le souverain eut fait son entrée dans la salle tous les malades s'agenouillèrent en cercle ; le roi alla de l'un à l'autre, en touchant, avec le pouce et l'index, le menton et le nez de chaque malade ; puis il toucha avec les mêmes doigts les deux joues, les mettant ainsi en forme de croix, et en disant, au premier signe : « Le Roi te touche », et au second : « Dieu te guérit ! » Et Platter ajoute : « On prétend que lorsque l'attouchement d'un roi ne guérit pas c'est que ce roi n'est pas légitime, car Dieu accorde aux véritables souverains la faveur de guérir tout le monde. »

« Plus tard nous avons le diacre Paris dont le tombeau...

— Laissons, s'il vous plaît, les histoires de ce diacre. Celles-là, je l'accorde à Messieurs de la Salpêtrière, relèvent pour la plupart de la folie. Les charlatans exploitent aisément les pseudo-miracles que de naïfs curés sanctionnent de leur autorité, et que nos ennemis s'empressent de nous jeter à la tête. Nous comptons trop de saints miraculeux, trop de cures miraculeuses, trop d'ampoules miraculeuses.

— Eh bien ! Monsieur le Chanoine, nous tâcherons en Bretagne de ne pas visiter trop de fontaines miraculeuses.

— En fait de remède miraculeux parlez-moi plutôt de la Pierre philosophale, de cette bienheureuse panacée universelle !

— Panacée universelle, non ! elle ne raccommode pas les jambes cassées, elle ne remplace pas les organes détruits ; mais l'on peut avancer que, contenant la vie — laquelle est la même pour les trois règnes, — elle communique un peu de cette vie aux malades, elle introduit dans l'économie l'activité solaire, redonnant de l'énergie à la masse cérébrale ; c'est en somme un tonique puissant, un élixir de vie, un ferment...

— Qui ne diffère pas sensiblement des mixtures que vendent nos pharmaciens !

— Il faut tenir compte du mirage qu'exerçait — et qu'exerce — l'or ! l'or flamboyant, l'or summum de la perfection, l'or divin...

— Divinité de paganisme !

— Mais non, Monsieur le Chanoine ! Certains alchimistes très pieux, très sincères considéraient l'or comme émanation de Dieu, comme par conséquent capable de toutes les vertus. Ajoutez qu'ils pouvaient s'emballer sur leurs travaux, sur leurs découvertes. Rappelez-vous nos savants qui, il y a quelques années, annoncèrent que le radium changerait la face du monde, révolutionnerait la médecine, guérirait le cancer, cicatriserait les plaies, calmerait la douleur, enrayerait la phtisie, que sais-je ! et qu'a fait le radium ? faillite.

— Théorie qui n'avait même pas pour elle l'attrait de la nouveauté, puisque la désintégration de la matière est nettement enseignée par le *Pulvis es et pulvis...*

— Voilà qui est un peu tiré par les cheveux ! C'est une explication à la Nicolas Flamel !

— Au fait, que devient votre héros ? où en êtes-vous ?

— J'en suis à l'époque à laquelle cet excellent Flamel, brave commerçant, ne connaissant rien de la chimie, se met à chercher la clé de la Pierre philosophale dans son fameux livre.

— Ah ! ah ! voyons vos notes.

— Vous le voulez ? soit.

« Ayant chez lui ce beau livre il ne faisait, nuit et jour, qu'y étudier, comprenant très bien (c'est Flamel qui l'assure) toutes les opérations qu'il démontrait, mais ne sachant pas avec quelle matière il fallait com-

mencer, ce qui lui causait une grande tristesse, le rendait solitaire et faisait soupirer à tout moment. (Ce livre devait contenir de merveilleux secrets : il avait été écrit par un juif, et les juifs à cette époque s'entendaient merveilleusement avec Shatan !)

Sa femme Perrenelle qu'il aimait autant que lui-même s'étonnait vivement de cette nouvelle attitude, le consolant de son mieux, lui demandant à chaque instant si elle pouvait le délivrer de sa fâcherie. Il est certain que cela doit être assez ennuyeux pour une femme pas mal plus âgée que son mari de le voir atteint de soucis qu'il ne daigne pas lui expliquer : sans nul doute cette pauvre Perrenelle se figurait autre chose... Et cela devait la vexer d'autant plus que c'était elle qui avait apporté l'argent dans le ménage.

Mais Flamel aimait sa femme, et, ne voulant pas la chagriner ou ne pouvant tenir sa langue, il lui montra le beau livre. Sur-le-champ Perrenelle d'en être aussi amoureuse que lui, de prendre un extrême plaisir à contempler couverture et gravures, tout en y entendant naturellement aussi peu que lui.

Toutefois, c'était une grande consolation pour Flamel que d'en parler sans cesse avec sa compagne et d'essayer des interprétations.

Ici qu'on nous permette une petite digression : le défenseur le plus zélé de la cause de Flamel, Albert Poisson, a écrit un livre appuyé sur toutes sortes de documents pour prouver que notre alchimiste était

l'homme le plus désintéressé de la terre, et qu'il ne songeait dans sa recherche de la Pierre Philosophale qui devait lui coûter tant d'argent, tant de déboires, tant de temps qu'à alimenter de bonnes et saintes œuvres.

Or, la suite du récit montrera que Flamel, comme tous les souffleurs, risquait de singuliers ennuis — qu'il n'ignorait pas — à ce genre de travaux : perquisitions, prison, confiscation des biens, torture, bûcher. Déjà à cette époque le maniement des métaux précieux était réglementé par des ordonnances royales, et si les Pouvoirs fermaient les yeux sur les opérations des souffleurs maladroits et inoffensifs ils ne manquaient pas — l'Histoire l'indique — de s'emparer des imprudents (pour les faire travailler à leur profit) qui passaient pour avoir trouvé quelque chose.

Poisson dit : « Flamel n'a jamais désiré l'or pour lui-même, peu lui importait d'être riche ou pauvre, il donna tout aux pauvres et aux églises, et quand il mourut il n'était guère plus riche qu'avant d'avoir opéré la transmutation, du reste il ne fit cette opération que trois fois dans sa vie ! Est-ce là le caractère d'un homme avide d'or ! Flamel n'étudia l'alchimie que par curiosité, par amour de la science et non dans un but de lucre ; ce qu'il voit à la fin de ses travaux c'est de pouvoir enfin lire couramment son mystérieux livre d'Abraham Juif, de pouvoir déchiffrer les hiéroglyphes dont le sens lui échappe, il n'a qu'un désir, parfaire le grand œuvre et contempler les mer-

veilles de la pierre des philosophes ! Voilà les seules raisons qui poussent Flamel ; les obstacles, les déceptions ne feront que l'irriter sans le décourager ».

Notre scepticisme, nous l'avouons, nous pousse à croire que les bonnes œuvres ne lui servaient que de couverture, et que s'il ne fit la transmutation que trois fois c'est qu'il ne put la faire une quatrième.

... Flamel eut l'idée de faire copier les figures des quatrième et cinquième feuillets — soit qu'il gardât trop jalousement l'original, soit qu'il ne voulût pas avouer qu'il le possédait — et de les montrer à plusieurs grands clercs. Ceux-ci n'y entendirent pas plus que lui. Ce qui ne les empêcha pas de l'accabler de conseils.

L'un, Maître Anseaulme, licencié en médecine, se flattant de se connaître à l'alchimie, assura que la première image représentait le Temps qui dévore tout et qu'il fallait l'espace de six ans (puisqu'il y avait six feuillets) pour parfaire la Pierre. Et comme Flamel se préoccupait surtout du premier agent à employer, Maître Anseaulme affirma que cette coction de six ans était comme un second agent, que véritablement le premier agent était peint dans le livre sous la forme de l'eau blanche et pesante, que ce devait être le vif argent. Et Maître Anseaulme dont l'imagination ne tarissait pas enseigna que l'on ne pouvait couper les pieds à ce vif argent, c'est-à-dire le fixer, lui ôter sa volatilité, que par cette longue décoction dans un sang très pur de jeunes enfants.

Flamel « marcha ». Pendant le long espace de vingt-et-un ans il fit mille brouilleries — non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain. Cette réserve nous autorise à considérer Flamel comme tout à fait naïf et illettré : « sang d'enfant » dans la cabale juive, ainsi que dans certaine maçonnerie « sang de chevreau », signifie tout simplement « graisse ».

A la longue Flamel conclut que ce mot sang signifiait l'esprit minéral qui est dans les métaux — nous dirions aujourd'hui « l'alcaloïde ». Cela ne l'avança guère. En vain pour s'éclairer il acheta d'autres traités, en vain il brûla dans son alhanor tout ce qu'on peut brûler, en vain il se lia avec d'autres souffleurs, étudia le portail de Notre-Dame-de-Paris.

VI

— Eh bien ? ce voyage en Bretagne ?

— Il est remis, mon cher Maître. Le Chanoine a reçu une lettre de son notaire : il y a quelque chose de décroché.

— Il n'hérite plus ?

— Je n'ai pas trop voulu questionner. Le voyage est remis, c'est tout ce que je sais. Et je le regrette profondément, je l'avoue : je me réjouissais de visiter ce pays.

— Bah ! mon cher Schwaeblé, acceptez de cœur léger ce sacrifice, et offrez-le au Seigneur !

— C'est ça, fichez-vous de moi ! Par-dessus le marché c'est idiot ce que vous dites : admirer les beautés de la création ne constitue pas un plaisir vain mais un hommage à la majesté de Dieu, et je n'ai point à offrir au Seigneur une privation consistant, en somme, à ne pas l'adorer.

— Adoration païenne ! culte de la nature !

— Ne me chantez pas vos origines du Christianisme, et que le culte de Jésus c'est le culte du soleil ! je connais les divers boniments, y compris la croix symbole des bouts de bois qu'on frotte pour obtenir

du feu, le Saint-Sacrement en forme du disque du soleil, l'agneau pour l'Agni védique, les Phéniciens pleurant Adonis la Semaine Sainte, le lavement des pieds imité du lavement de la statue de Vénus, l'hostie de l'oscilla des Romains, le chapelet pris aux bouddhistes, les litanies volées aux Chaldéens, le chant *Lauda Sion* tiré de Pindare, les statues d'Isis devenues les madones noires, *vera iconica* changée en Véronique, la fête du palladium de Minerve en Sainte-Palladie et les Saturnales en Saint-Saturnin, la tunique du Christ se trouvant dans une dizaine d'églises à la fois, l'Immaculée-Conception de Marie reproduisant l'immaculée-Conception de Maïa, etc., etc. !

« Parlez-moi plutôt alchimie. J'ai justement besoin de vos lumières : quelles sont dans l'histoire alchimique les pseudo-transmutations qui paraissent les plus sérieuses ?

— Je vais vous en citer quelques-unes, mais pas des pseudo, des véritables.

— Tant mieux !

— Kelley et Jean Dée, en 1585, à Pragues, avec une seule goutte d'une huile rouge changent une livre de mercure en bel or ; Van Helmont père, en 1618, avec un quart de grain d'une poudre que lui donne un inconnu transforme en or huit onces de mercure, c'est-à-dire obtient environ 250 gr. d'or avec un peu moins de 0 gr. 02 de poudre ; Helvétius, en 1666, transmute en or très pur une once et demie de plomb avec un demi-grain de mil d'une poudre que lui donne égale-

ment un inconnu ; Richthausen, en 1648, devant Ferdinand III, empereur d'Allemagne, opère une transmutation ; Sethon, en 1602, à Bâle, convertit du fer et du plomb en or en présence d'orfèvres ; Michel Sendivogius opère devant l'empereur Rodolphe ; Lascaris, en 1704, devant le conseiller de Wertherbourg, Liebkuech, puis, en 1715, chez le baron de Creuz, puis chez le landgrave de Hesse-Darmstadt... Cela vous suffit-il ?

— Ça fera toujours des noms et des dates pour mon livre.

— Mais puisqu'il vous faut des transmutations pourquoi n'allez-vous pas voir Tiffereau ?

— Tiffereau ?

— Un alchimiste contemporain ! il fait de l'or, plutôt il en a fait : car il en a obtenu une fois, et n'a jamais pu renouveler l'exploit. Allez le voir, il vous racontera son histoire et vous exhibera son fameux lingot d'or.

— Où habite-t-il ?

— A Grenelle. Vous n'avez qu'à le prévenir de votre visite, il sera enchanté de tenir un auditeur.

En effet Tiffereau répondit par courrier qu'il restait chez lui chaque après-midi, et qu'il s'estimerait heureux et flatté... etc.

Il habitait au cinquième étage un minuscule logis composé de deux minuscules pièces dont l'une aménagée en un minuscule laboratoire. Tiffereau, minuscule vieillard, maniait minutieusement de minus-

cules choses entre autres une minuscule boîte vitrée.

Cette boîte contenait son or — un minuscule bouton d'or.

— De l'or, expliquait-il, que j'ai obtenu au Mexique. J'avais mélangé plusieurs produits : un jour j'ai trouvé cet or dans l'un de mes tubes.

— Mais qu'aviez-vous mis dans ce tube ?

— Une pièce d'argent avec un peu d'acide nitrique.

— Comment expliquez-vous la transmutation ?

— D'une façon bien simple : dans les contrées du Mexique que j'habitais le minéral d'or est assez commun, et les ferments aurifères...

— Vous dites ?

— Sans doute ! des ferments minéraux, des ferments d'or ! L'un de ces ferments a dû s'introduire dans le tube contenant l'argent ouvert par l'acide, la solution a fermenté, et l'or s'est formé.

— Vous n'avez pas pu en obtenir plus que cela ?

— Non. Tous mes efforts sont demeurés stériles. Apparemment les conditions climatériques, atmosphériques, électriques, que sais-je ? ne se prêtèrent plus à l'expérience.

— Etes-vous bien sûr que c'est de l'or que vous avez obtenu ?

— Certes ! je l'ai fait analyser par des chimistes officiels. Et c'est bien de l'or artificiellement fabriqué et non de l'or naturel : il possède certaines qualités que l'or ne possède pas.

— Alors ce n'est pas de l'or !

— C'est de l'or meilleur que l'or vulgaire.

— Du platine ?

— Pas encore.

— Que faites-vous actuellement ?

— Je cherche quelqu'un qui me prêterait une centaine de mille francs dont j'ai besoin pour retourner au Mexique et y poursuivre mes expériences.

En rentrant chez lui Schwacblé trouva le Chanoine, lui raconta sa visite, et ajouta :

— Vous tombez à merveille : j'ai entamé Flamel pèlerin, vous allez me dire si je n'ai pas commis trop d'hérésies.

— Ah ! ah ! votre œuvre avance !

— Oui, j'arrive à la partie capitale, au moment où notre héros touche au but.

— Eh bien ! voyons, je vous écoute.

— Je lis :

Ayant perdu l'espérance de jamais comprendre de lui-même les figures, Flamel fit vœu à Dieu et à Monsieur Saint-Jacques de Gallice de se rendre en Espagne pour qu'ils missent sur son chemin quelque sacerdot juif capable de lui en fournir l'interprétation. (Les juifs étaient alors fort nombreux en Espagne, et leur science renommée).

Et, avec le consentement de Perrenelle, portant sur lui la copie des fameuses figures, ayant pris l'habit et le bourdon, il partit pour Saint-Jacques de Compostelle en Galicie (aujourd'hui Santiago).

A cette époque Saint-Jacques de Compostelle pas-

sait pour le pèlerinage le plus efficace. Il partageait d'ailleurs cette faveur avec Rocamadour...

— Connaissez-vous Rocamadour? Je m'excuse de vous interrompre, mais le nom seul de ce pays me ravit : j'y ai fait une retraite il y a quelques années, et je conserve un émouvant souvenir de ces maisons escaladant la falaise à pic, se bousculant, grimpant les unes sur les autres, en désordre, à l'assaut du château-fort; de cette gigantesque silhouette moyen-âgeuse se découpant finement sur le ciel; de la rue unique prise entre l'eau et le rocher, large assez pour une voiture, encombrée quand passe l'âne auvergnat encadré de ses bâts, dominée par des pierres, avec des éclaircies sur les sinuosités du ruisseau qui coule paisiblement dans le fond obscur de la vallée.

— Je connais Rocamadour, et je partage votre enthousiasme. Le rocher qui surplombe le haut mur vertical de l'église et le fouillis du vieux village étonne par son audace : Gustave Doré n'eut pas rêvé mieux. Il est impossible de poser avec plus de hardiesse un paysage. C'est la nature qui paraît ordonnée avec les courbes régulières de la vallée, et c'est l'architecture qui paraît désordonnée avec ces mesures enchevêtrées, flanquées dans la roche comme des nids en un vertigineux hasard.

« Mais revenons à Flamel.

« Il dut orner son chapeau de la sportelle laquelle servait de sauf-conduit au pèlerin, lui conférant l'hospitalité partout où il passait, lui permettant de tra-

verser les lignes des armées combattantes, le protégeant même contre les pillards des grands chemins, car à cette époque les voleurs respectaient Dieu...

— Sinon ses préceptes !

— La sportelle pour Saint-Jacques de Compostelle consistait en une coquille de Saint-Jacques.

— Et la sportelle pour Rocamadour consistait en une image de Notre-Dame gravée sur plomb.

— A la vérité la route offrait au pèlerin moins de fatigues et de privations qu'on pourrait le croire : des hôtelleries gratuites se dressaient en maints endroits à son intention.

— Je vous interromps encore ! Les pèlerins allant à Rocamadour rencontraient : du côté de Cahors le Bastit ; du côté du Limousin les Alis, l'hôpital de Fieux, l'hôpital de la Vraie-Croix, l'hôpital Saint-Jean.

— Enfin, Flamel arriva tant bien que mal à Montjoye, puis à Saint-Jacques où avec une grande dévotion il accomplit son vœu.

Cela fait, revenant sur ses pas, dans Léon il rencontra un marchand de Boulogne qui le présenta à un vieux juif de nation, mais devenu chrétien, demeurant audit Léon, du nom de Maître Canches.

C'était un homme fort savant en sciences sublimes que Maître Canches.

Quand Flamel lui eût montré les figures il fut ravi d'étonnement et de joie, demandant incontinent s'il pouvait lui donner des nouvelles du livre dont elles étaient tirées. L'autre lui répondit qu'il lui en don-

nerait à condition qu'il lui fournît l'interprétation des énigmes. Sur-le-champ Maître Canches de commencer à les déchiffrer, transporté à l'idée de savoir ce qu'était devenu le fameux livre d'Abraham que les siens, après de longues recherches, croyaient entièrement perdu.

Lors, le cabaliste décida d'accompagner Flamel afin de contempler le précieux manuscrit. Nos pèlerins passèrent à Oviedo, de là à Sanson où ils s'embarquèrent pour la France.

Jusque-là le voyage s'était bien passé, Maître Canches avait interprété la plupart des figures, trouvant — à l'ébahissement de Flamel — de grands mystères jusque dans les points. Malheureusement la traversée fut pénible. Le savant s'en ressentit, tant qu'à Orléans il tomba extrêmement malade, affligé de grands vomissements. Le pauvre se désespérait, craignant que son compagnon l'abandonnât, le suppliant de demeurer près de lui, l'appelant incessamment.

Maître Canches mourut sur la fin du septième jour de sa maladie, ce dont s'attrista fort Flamel qui le fit enterrer de son mieux en l'église Sainte-Croix à Orléans. Que Dieu ait son âme ! car il mourut, paraît-il, en bon chrétien.

Flamel, seul, reprit la route de Paris, et retrouva sa Perrenelle en excellente santé, qui n'avait cessé d'invoquer Monsieur Saint-Jean. On juge de la joie des époux.

Ils se remirent au travail, et bientôt connurent les

agents à employer. C'était le premier pas. Restait trouver leur préparation — qui est une des choses les plus difficiles du monde.

Enfin, au bout de trois nouvelles années de travail acharné, de tâtonnements, de prières chapelet en main, de lectures, de réflexion, Flamel trouva ce qu'il désirait tant. La première fois qu'il fit la projection ce fut sur du mercure dont il convertit une demi-livre en argent meilleur que celui de la mine (c'est-à-dire de l'argent à un nombre de carats supérieur à celui de l'argent naturel) : cette merveilleuse opération s'effectua en présence de Perrenelle, à midi, le lundi 17 janvier 1382.

Suivant toujours les indications du fameux livre, Flamel fit une autre projection à cinq heures du soir, le 25 avril de la même année : cette fois, ce fut en or meilleur que l'or ordinaire, plus doux, plus maniable qu'il changea la même quantité de mercure.

Il fit par trois fois la transmutation en présence de Perrenelle, qui, d'ailleurs, l'entendait aussi bien que lui, et qui, sans aucun doute, l'eût parfaitement effectuée toute seule.

Cela lui avait coûté vingt-quatre années de travail.

— Comme ce M. Tiffereau dont vous me parliez tout à l'heure, remarqua le Chanoine, Flamel obtient de l'or meilleur que l'or ordinaire ; on ne peut ainsi accuser nos alchimistes d'avoir introduit de l'or dans leurs cornues ou de se laisser duper par de mauvais plaisants.

— Remarquez en outre que Flamel écrit avoir opéré le lundi 17 janvier 1382 : or le 17 janvier 1382 était un vendredi.

— Sa mémoire a pu le trahir.

— L'on conçoit aisément la joie de notre alchimiste. Quelque chose, cependant, l'empêchait de s'étaler pleinement : il redoutait que Perrenelle ne pût retenir sa langue, qu'elle en lâchât quelques paroles imprudentes. L'extrême bonheur ôte le sens — comme l'extrême tristesse. Et nous avons dit qu'à cette époque l'on pendait ou brûlait assez facilement les alchimistes... Dieu, heureusement, dans sa bonté avait donné à Flamel une femme non seulement chaste et sage, mais aussi discrète et secrète.

— Il faut reconnaître que notre homme était singulièrement bien partagé !

— Cela nous donne de nouveau raison : Flamel ne méprisait pas l'or, mais il redoutait la prison ou la mort. La crainte est le commencement de la sagesse.

« En tous cas Flamel ne se montra pas ingrat : voici la prière qu'il adresse à Dieu et qu'on trouve en tête de son *Livre des figures* :

« Loué soit éternellement le Seigneur mon Dieu qui élève l'humble de la basse poudrière et fait réjouir le cœur de ceux qui espèrent en lui, qui ouvre aux croyants avec grâce les sources de sa bénignité et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicités terriennes. En lui soit toujours notre espérance, en sa crainte notre félicité, en sa miséricorde

la gloire de la réparation de notre nature et en la prière notre sûreté inébranlable. Et toi, ô Dieu tout-puissant, comme ta bénignité a daigné ouvrir en la terre devant moi, ton indigne serf, tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à Ta grande clémence, lorsque je ne serai plus au nombre des vivants, de m'ouvrir encore les trésors des cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la Majesté est un délice inénarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté au cœur d'homme vivant. Je te le demande par le Seigneur Jésus-Christ ton fils bien aimé qui en l'unité du Saint-Esprit vit avec toi au siècle des siècles. Ainsi soit-il ».

VII

40 degrés de chaleur ! Le Chanoine s'épongeait, Schwaeblé avait enlevé sa veste, son faux-col, sa cravate, et Jobert continuait d'attiser son fourneau ! Et dehors il y avait 40 degrés de froid ! 80 degrés de différence.

Ils étouffaient, ils soufflaient, s'éventant avec des journaux, se levant, se rasseyant, suffoquant, parlant par monosyllabes, bâillant, se regardant en hochant la tête, s'interrogeant du regard, sur le point de partir, retenus par la curiosité. Et finalement s'engourdissant dans cette fournaise, ils écoutaient machinalement les explications de l'alchimiste qui les avait conviés à une transmutation de plomb en argent :

— D'une lamelle de plomb apportée par l'un de vous j'ai pris un gramme, un gramme soigneusement pesé devant vous, et ce gramme je l'ai placé, toujours devant vous, dans un creuset également apporté par l'un de vous ; sur le plomb j'ai versé 5 centigrammes — pesés par vous — de ma poudre de projection, et j'ai mis le creuset dans mon fourneau. En ce moment le plomb fondu fermente sous l'action de la poudre, et bientôt ayant perdu une partie de son hy-

drogène il aura augmenté sa densité et sa couleur, il donnera de l'argent.

— Y en a-t-il pour longtemps encore ?

— Quelques minutes de patience. Vous avez constaté que je ne triche pas, que je ne truque pas comme les spirites...

— Attention, M. le Chanoine ! Jobert prépare pour nous divertir une attaque contre le spiritisme !

— Ce n'est pas moi qui défendrai cette bizarre religion qui prétend prouver expérimentalement la foi !

— La voilà bien l'alliance de la science et de la religion !

— Mais où serait le mérite de croire en une chose évidente ?

— Aussi le spiritisme ne prouve-t-il que bien imparfaitement l'existence des esprits, et leurs avatars successifs.....

— En somme pour les spirites les apparitions, les voix, la résurrection deviennent des phénomènes rationnels, naturels, ordinaires, courants. Les spirites ont tout expliqué en disant : « Ce n'est pas un miracle, c'est une matérialisation ! » Ils jugent le miracle déraisonnable, mais parfaitement raisonnables la dématérialisation et la rematérialisation par lesquelles un individu vivant passerait à travers un mur !

... Le spiritisme est une religion sans prêtres, comme Jobert.

... Et les médiums, qu'en faites-vous ? ne sont-ils pas des prêtres, ne sont-ils pas les intermédiaires entre

les spirites et les esprits-dieux ? Vous-même l'avouez : le spiritisme est une religion et non une science, malgré ses pseudo-expériences dans l'obscurité et entre seuls adeptes. Religion simplette, à la portée des concierges, sans théologie, sans tradition.

— Fille de la nécromancie...

— Pardon ! la nécromancie n'admit jamais la métempsycose, elle se contentait de proclamer l'immortalité de l'âme et d'évoquer les morts. Je ne m'explique pas, d'ailleurs, comment une âme plus ou moins évoluée, plus ou moins cultivée arrive nue, ignare dans le corps de l'enfant.

— Pardon, elle apporte avec elle les instincts, les prédispositions, ce que l'on appelle les dons de la nature.

— Et quand l'âme — toujours cultivée, toujours évoluée — laisse tomber le vieillard en enfance ?

— C'est pour le punir.

— Et quand l'esprit qui anime un corps vivant sur une autre planète descend sur cette terre et nous visite que devient là-haut ou là-bas ce corps sans âme ?

— Il a ce que nous nommons un moment d'oubli, de distraction.

— Et allez donc ! s'exclama le Chanoine en riant, ce n'est pas plus difficile que cela ! Ah ! on ne peut reprocher à cette religion d'être obscure ou complexe ! Et quand l'enfant meurt en bas âge ?

— Il y aurait maldonne, l'âme se serait trompée de corps, on l'aurait aiguillée dans une mauvaise direction.

— Jobert, je vous en prie, entr'ouvrez la porte, la chaleur est intenable.

Jobert entr'ouvrit la porte. Un courant d'air glaça les jambes.

— En somme, continua le Chanoine en croisant les pans de sa soutane, avec le spiritisme Dieu n'a plus qu'à se reposer, et laisser les esprits aller et venir, faire et défaire, démolir et construire. Son rôle se réduit à celui d'un figurant, c'est tout juste si Dieu n'est pas le serviteur des esprits !

— Les spirites repoussent le matérialisme et le positivisme, et ils font tomber l'âme sous le contrôle des sens, ils la matérialisent, ils la voient, ils l'entendent, ils la touchent ! Quelle salade !

— On pourrait à la rigueur, dit Schwaebélé, admettre trois éléments, trois principes : la forme, l'esprit et la sensibilité. Le premier, la forme, contenu en puissance dans le germe, sensoriel et essentiellement personnel, individuel : il est indépendant des deux autres, car la morphine, la cocaïne, le chloroforme qui atteignent la sensibilité ne l'atteignent pas, et la folie, le sommeil, l'ivresse qui atteignent l'esprit ne l'atteignent pas non plus. Le second, l'esprit, est indépendant de la sensibilité, car la cocaïne, la morphine qui atteignent partiellement ou totalement la sensibilité n'atteignent pas l'esprit. Le troisième, la sensibilité, passage du pondérable à l'impondérable et de l'impondérable au pondérable, m'embarrasserait plus : voisin des effluves chers aux ma-

gnétiseurs, emporte-t-il la forme dans les rêves ?

— Dans les rêves, répondit Jobert, n'est-ce pas plutôt l'esprit qui emporte la forme, comme il l'emporte dans l'extase, les phénomènes mystiques, l'extériorisation, le dédoublement...

— Vous voulez encore nous faire marcher ! vous nous ramenez à la théorie spirite !

— Je vous avouerai, affirma le Chanoine, que je crois qu'au jugement dernier les morts ressusciteront en chair et en os comme en esprit, tandis que je juge fou de penser qu'un médium pour traverser un mur se dématérialise et rematérialise !

— Les spirites prennent tout à la lettre, tels des enfants.

— Je vous concède, dit Jobert, que l'âme est immortelle en tant que souvenir, c'est-à-dire qu'un mort continue de vivre dans l'esprit de ceux qui l'ont aimé ou qui l'admirent, qu'un artiste défunt inspire ceux qui l'évoquent, que sa mémoire se confond avec son école, avec son génie, avec son genre, avec son âme. Cette âme évolue grâce à ses élèves, à ses continuateurs qui la développent, la perfectionnent, grâce à eux elle ne meurt pas, elle est immortelle, grâce à eux elle se dédouble, elle se multiplie, elle se montre en plusieurs endroits à la fois.

— Le spiritisme ainsi compris gagnerait évidemment ! mais les badauds n'y trouveraient plus leur compte : plus de tables tournant, plus de chapeaux dansant, plus de fantômes !

Cependant l'alchimiste ôtant le couvercle d'une fenêtre du fourneau recevait en pleine figure un jet de lumière éclatante au milieu de laquelle son nez rubicondait. Enfin il prononça :

— L'opération est terminée. Je retire le creuset, et je le pose sur ce marbre pour qu'il refroidisse. Dans quelques minutes vous pourrez partir.

Tous trois se penchèrent sur le creuset et contemplèrent le métal incandescent, éblouissant d'une mystérieuse et profonde clarté, encore agité d'une sorte de tourbillonnement.

— Alors, c'est de l'argent ? demanda le Chanoine.

— Ah ! ne confondons pas ! ce n'est pas tout argent ! j'ai mis dans ce creuset un gramme de plomb et cinq centigrammes d'une poudre. A la vérité on trouvera un bouton pesant moins de un gramme et cinq centigrammes : un peu du métal s'est envolé en fumée. Mais si dans le bouton l'analyse décèle plus de cinq centigrammes d'argent j'aurai gagné !

— Dites donc, Jobert, en attendant que nous puissions emporter votre produit passez-moi un tire-bouchon, je vais déboucher la fiole de cognac que M. le Chanoine a apportée, vous ferez chauffer de l'eau, et nous confectionnerons des grogs qui nous permettront de supporter le froid en sortant.

— Cognac qui, je le crains, représente tout mon fameux héritage de Bretagne.

— Grâce au sucre nos consommations seront tri-unes : eau, cognac, sucre ! Telle la Pierre philosophale

tri-une en Soufre, Mercure et Sel philosophiques ; tel Dieu tri-un en Père, Fils et Saint-Esprit.

Sur l'athanor l'eau bouillonna bientôt. Avec ses minutieuses précautions d'alchimiste à faible dose Jobert confectionna les boissons : on eût dit qu'il distillait des perles fines. Distillation d'ailleurs généreuse, car il versa moitié eau moitié alcool !

Le Chanoine en fit la grimace, néanmoins il avala. Puis il se pencha vers le creuset, l'approcha prudemment, avançant et retirant la main, déclarant à la fin :

— Il est froid, on peut le saisir.

— Prenez-le donc. Oh ! ça ne risque rien, si le creuset se casse le lingot de métal ne bougera pas. Vous n'avez qu'à le mettre dans votre poche tel quel.

— Je le mets donc dans ma poche tel quel. Dès demain matin il sera à l'analyse. Sur ce j'enfile ma douillette, et en route ! Nous allons marcher bon pas pour ne pas attraper une congestion !

VIII

Flamel était un monsieur pratique...

Il épouse une femme deux fois veuve, plus âgée que lui. Celle-ci, méfiante, impose le régime dotal.

Le 7 avril 1372 et le 10 septembre 1386, Flamel obtient qu'elle mette ses biens en commun « ... Et outre ce, voudrent, ordenerent et accorderent les dicts mariés, l'un à l'autre, que le dict survivant dernier mourant puisse donner, ausmoner et distribuer, sain ou infirme, par son testament ou autrement en son vivant comme il lui plaira, toute la partie et portion dudit premier mourant, de tous les dits biens meubles et congués immeubles à telles personnes, Religieux, Eglises, povres et misérables personnes, conjointement ou en à part, ou convertir à faire célébrer messes ou autres ausmones pieuses comme bon semblera au audit survivant et en sa conscience seulement ».

Flamel pouvait, maintenant, dormir tranquille.

La découverte de la Pierre philosophale accrut singulièrement cette tranquillité.

Mais il fallait, nous l'avons dit, une couverture.

Aussi le couple se mit-il à donner ostensiblement aux bonnes œuvres. Il fonda et fit vivre quatorze hô-

pitaux à Paris, bâtit tout de neuf trois chapelles, décora de grands dons et bonnes rentes sept églises avec plusieurs réparations en leurs cimetières — outre ce qu'il avait fait à Boulogne et qui n'est guère moins.

Puis, Flamel résolut de faire peindre en la quatrième arche du cimetière des Innocents, entrant par la grande porte de la rue Saint-Denis, et prenant à main droite, les plus essentielles marques de l'Art, sous néanmoins des voiles et couvertures hiéroglyphiques à l'imitation de celles du livre du juif Abraham. Ces peintures représentaient deux choses à la fois : premièrement, les mystères de notre résurrection future et indubitable, au jour du Jugement et Avènement de Jésus ; deuxièmement, les principales opérations du magistère hermétique.

Ces figures devaient servir comme de deux chemins pour mener à la vie céleste, le premier chemin plus ouvert, enseignant les sacrés mystères de notre salut, l'autre enseignant à tout homme se connaissant un peu à l'alchimie le moyen de parfaire la Pierre. Cette Pierre, outre qu'elle change les métaux vils en métaux précieux, change l'homme mauvais en bon, lui ôte la racine de tout péché (qui est l'avarice), le faisant libéral, doux, pie, religieux, et craignant Dieu quelque mauvais qu'il fût auparavant, car dorénavant il demeure toujours ravi de la grande grâce et miséricorde qu'il en a obtenue et de la profondeur de ses œuvres admirables.

Nous reparlerons de ces figures.

Revenons aux libéralités de Flamel.

Il avait fait élever une arcade sur la façade du Charnier des Saints-Innocents qui approchait la rue de la Lingerie. Et sur cette arcade il avait fait peindre un homme tout noir tenant un rouleau avec ces mots écrits : « Je vois merveille dont moult je m'esbahis, » Bien entendu le tout portait les initiales N. F. En outre on y lisait des vers dont l'on n'a retrouvé que ceci :

Hélas mourir convient
Sans remède homme et femme,
... nous en souviene
Hélas mourir convient
Le corps...
Demain peut-être damné,
A faute...
Mourir convient
Sans remède homme et femme.

Flamel fit élever le petit portail de Saint-Jacques la Boucherie situé vis-à-vis de la rue de Marivaux, en face de sa propre maison. Il s'y fit représenter avec Perrenelle. La Vierge est entre eux, l'apôtre saint Jacques à côté de Flamel, et saint Jean-Baptiste à côté de Perrenelle. D'un côté cette inscription : « *Ave Maria* soit dit à l'entrée », de l'autre celle-ci : « La Vierge Marie soit cy saluée. »

« Au jambage occidental du portail, dit l'abbé Villain dans son *Essai d'une histoire de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie*, on voit un petit ange en sculp-



ture qui tient en ses mains un cercle de pierre, Flamel y avait fait enclaver un rond de marbre noir, avec un filet d'or fin en forme de croix, que les personnes pieuses baisaient en entrant dans l'église. Je tiens ce petit fait d'un ecclésiastique mort fort âgé, né sur la paroisse qui avait baisé cette croix étant tout jeune. »

Flamel fit aussi travailler aux églises Saint-Cosme et Saint-Martin-des-Champs, et, bien entendu, y fit encore ériger sa statue.

Puis, il donna à Saint-Jacques-la-Boucherie un tableau de Notre-Seigneur pour mettre sur le grand autel les jours de fête, et un dyptique représentant la Passion et la Résurrection. Il favorisa particulièrement dans cette église la chapelle de Saint-Clément, l'ornant de boiseries et sculptures, lui donnant un calixte avec la patène d'argent doré, et un vêtement de drap de soie noire doublé d'azur avec, toujours, les initiales N. F.

... Ici, il nous faut laisser éclater les scènes de famille.

Isabelle, la sœur de Perrenelle, vit d'un assez mauvais œil — on le comprend aisément — le don mutuel qui mettait en commun les biens des deux époux. Isabelle et ses fils représentèrent à Perrenelle qu'elle était plus âgée que son mari, que si elle mourait avant lui — et c'était dans l'ordre des choses — elle les laisserait dans la misère, que Flamel n'était qu'un intrigant, et patati et patata. Bref, ils la décidèrent à faire un testament les avantageant sérieusement.

L'alchimiste veillait. Ses beaux-parents tranquillisés,

il s'empresse de faire faire à sa femme un autre testament par lequel elle ne laisse plus à sa sœur Isabelle que 300 livres tournois une fois payées.

Il était temps : Perrenelle mourut sept jours après, le 11 septembre 1397 !

Le veuf la fit enterrer au Cimetière des Innocents, il éleva sur sa tombe une pyramide avec ces vers :

Les povres âmes trépassées
Qui de leurs oirs sont oubliées
Requièrent des passants par cy
Qu'ils prient Dieu que mercy
Veuille avoir d'elles et leur fasse
Pardon et à vous doint sa grâce.

L'église et les lieux de céans
Sont à Paris bien moult séans
Car toute povre créature
Y est reçeue à sépulture
Et qui bien y sera soit mis
En Paradis, et ses amis.

Qui céans vient dévotement
Tous les lundis ou autrement
Et de son pouvoir y fait dons
Indulgence et pardon
Ecrits céans en plusieurs tables
Moult nécessaires et profitables.

Nul ne sçait que tels pardons vailent
Qui durent quand d'autres bons faillent.
De mon paradis pour mes bons amis
Descendu jadis pour estre en croix mis.

Donnons quelques extraits du testament de Perrenelle selon l'abbé Villain :

« ... Item elle vout et ordena son luminaire estre fait le jour de son obsèque de trente-deux livres de cire. Item ; elle vout et ordena quatre livres seize sols parisis estre donnés et convertis au prouffit du disner qui sera fait le jour de son obsèque... Item : elle vout et ordena le jour de son trespassement la somme de huit livres tournois estre donnée et aumonnée pour Dieu à plusieurs povres gens par les dis exécuteurs... Item vout et ordena un voyage estre fait une fois par un homme, pélerin de pied, à Nostre-Dame de Boulogne-sur-la-Mer ; auquel pélerin pour ce faire elle vout quatre livres tournois estre baillées et payées par les dicts exécuteurs, lequel pélerin fera chanter et dire en l'église Nostre-Dame au dict lieu deux messes, c'est assavoir l'une du Saint-Esprit, et l'autre de Nostre-Dame, et offrira un cierge de cire pesant douze livres et si payera pour chacune messe deux sols parisis... Item. A Martin qui a accoustumé de donner l'eaue benoiste en l'église Saint-Jacques cinq sols tournois... A Jehannette la Paquote une cote merveille de marbre et un chapperon, que elle mestoit chascun jour... Item. Cinq siens coursés fourrés de blanc à cinq povres personnes... Item à Jehannette Lalarge son meilleur chapperon... Item à Jehannette la Flaminge, chandellière de cire, vendent à Saint-Jacques, son autre chapperon de violet... A Mengin jeune clerc, son varlet, elle donne une livre,

cinq sols tournois, et à Gautier son autre varlet une livre tournois... »

A la mort de sa femme Flamel pleura abondamment.

Qu'on nous permette de reproduire ici une phrase d'Albert Poisson déjà nommé : « Il est à croire que Flamel aurait suivi de près Perenelle si de nombreuses affaires ne l'avaient empêché de se livrer tout entier à son chagrin !!! » En bon français cela veut dire que Flamel préférerait l'argent à sa femme. Il voulait bien pleurer celle-ci, mais prétendait jouir — et le plus longtemps possible — de la fortune qu'elle lui avait laissée !

Hélas ! il n'en devait pas jouir tranquillement... Isabelle et les siens, en apprenant qu'ils étaient déshérités, s'emportèrent fort. Ils commencèrent par faire saisir la succession par un huissier du Parlement. Flamel de riposter en portant l'affaire devant le Parlement, le Châtelet, les Requêtes du Palais. Le brave homme avait oublié la charité chrétienne et que ses beaux-parents étaient pauvres. Albert Poisson s'écrie : « Dignes parents ! il y avait à peine huit jours que Perenelle était morte ! Si l'on juge de leur caractère par ce trait on comprend parfaitement que Flamel, malgré la douceur de son caractère, ait été entraîné à une série de procès. » Il est évident que les parents de Perenelle entament un procès huit jours après sa mort ; mais il est évident aussi que Flamel lui fait changer son testament huit jours avant sa mort...

... Schwaebélé achevait d'écrire ces lignes lorsqu'on sonna à sa porte : c'était le Chanoine.

Tout de suite celui-ci annonça :

— Je viens vous apporter les résultats officiels de l'expérience de M. Jobert.

— Ah ! ah ! eh bien ?

— Hum... hum... Le chimiste qui a analysé le fameux lingot ne se prononce pas très nettement : les quantités sont, paraît-il, trop faibles pour qu'on puisse affirmer quelque chose. Néanmoins il a trouvé cinq centigrammes et une fraction d'argent, ce qui semblerait indiquer transmutation, plutôt commencement de transmutation.

— Cette fraction constituerait en somme l'unique bénéfice appréciable, car l'on peut accuser Jobert d'avoir mis cinq centigrammes d'argent dans le creuset.

— Evidemment. D'où une nouvelle hérésie : la transmutation article de foi, mais son prêtre Jobert faillible et sujet à caution !

— J'ai toujours pensé qu'il était à la fois bluffeur et sincère. Mentalité commune, je crois, à beaucoup d'alchimistes, par exemple à Tiffereau dont je vous ai parlé. Ces gens à force de rêver à la transmutation finissent par se persuader qu'ils la tiennent, et comme ce beau secret les étouffe et que leur orgueil se plaît à épater la galerie ils expérimentent en public, et dame...

— Qui veut trop prouver ne prouve rien ! Nous parlions d'hérésie tout à l'heure ; connaissez-vous les stercoranistes ?

— Ma foi non.

— Ces gens vous donneront une idée de l'imbécillité dans laquelle peuvent tomber les ergoteurs : les stercoranistes soutenaient que lors de la communion le corps de Jésus-Christ s'étant substitué à la matière de l'hostie était sujet à la digestion et à ses suites comme tout aliment ! J'avoue que les Pères qui se sont donné la peine de leur répondre qu'à la première altération éprouvée par les espèces eucharistiques dans l'estomac la présence substantielle de Jésus-Christ s'évanouissait me paraissent avoir eu du temps à perdre.

— Convenons que malheureusement les Conciles se sont souvent attachés à de telles pusillanimités avec lesquelles l'Eglise n'a rien à gagner ; elle devrait planer au-dessus de ces bêtises. Au lieu de les dédaigner elle les a trop fréquemment livrées à la publicité et à la curiosité, pour le plus grand étonnement de leurs auteurs eux-mêmes qui n'escomptaient pas tant d'honneur. J'ajouterai qu'elle devrait également négliger d'autres enseignements, au moins lorsqu'elle s'adresse aux enfants : ma fille qui a sept ans m'a demandé, l'autre jour, pourquoi Jésus-Christ n'étant point soumis à la loi de la circoncision avait été circoncis ! Avouez que le catéchisme et ceux qui le répandent agiraient proprement en omettant ces balivernes d'un goût douteux.

« Mais la conversation a dévié : nous en étions à Jobert et aux transmutations...

— L'alchimie, une hérésie en somme. Que dis-je? une double hérésie : *primo* : elle prétend créer la vie, elle se fait Dieu ; *secundo* : elle prétend créer la matière, et elle se fait encore Dieu.

— Pas tout à fait : elle prétend bien — quoi qu'en disent les alchimistes — animer la matière, mais si elle remonte à l'unité de matière, à l'atome d'hydrogène qui serait le seul indécomposable, elle ne prétend pas le créer.

— Vous parlez pour les alchimistes du Moyen-Age. Mais nos alchimistes contemporains ne vont-ils pas plus loin, ne nous racontent-ils pas que l'atome d'hydrogène n'est lui-même que de l'énergie en mouvement, de l'énergie colloïdale ? Nous avons déjà discuté là-dessus.

« Tout cela c'est vouloir arracher le monopole de la vie à Dieu...

— Au Saint-Esprit !

— Autre hérésie ! Les savants, Pasteur...

— Attention, M. le Chanoine, vous tombez dans la génération spontanée !

— Pourquoi pas ?

— Quel dommage que Jobert ne soit pas là !

— Tenez ! quand on parle du loup...

Trois coups secs, le signal de Jobert, retentissaient en effet dans l'antichambre, et bientôt l'alchimiste, le nez flamboyant, les yeux brillant, tendait la main.

— Ah ! vous voilà ! sacré fumiste ! Vous savez, dans votre fameux lingot le chimiste qui l'a analysé

a péniblement trouvé cinq centigrammes d'argent.

— M. Schwaebélé exagère : le chimiste a trouvé cinq centigrammes d'argent et une fraction.

— Ce chimiste est un âne : les sulfures d'argent et de plomb sont insolubles dans les sulfures alcalins, et votre homme a dû employer la mauvaise méthode.

— Il fallait nous prévenir : M. le Chanoine l'eût prié d'employer la bonne !

— En tout cas puisqu'il y a cinq centigrammes d'argent et une fraction c'est que j'ai transmuté une fraction de plomb.

— J'étais sûr que vous retomberiez sur vos deux pieds. Et pour vous contenter nous vous autorisons à nous dire votre opinion sur Pasteur.

— Un pauvre en esprit ou un fourbe !

Le Chanoine ne put retenir un geste d'étonnement.

— Mais oui ! Voyons son expérience fondamentale : un ballon contenant une infusion organique, le col du ballon effilé — l'extrémité restant ouverte, — le liquide porté à l'ébullition et refroidi : le liquide demeure inaltéré. Naturellement ! où il n'y a rien... L'ébullition détruit la vie dans l'air et dans le liquide du ballon. Et chacun sait que par un orifice capillaire un germe ne pénètre pas.

« Dans toutes ses expériences Pasteur commence par détruire la vie ou ses conditions nécessaires. Pasteur ne fût point né, n'eût point vécu dans une atmosphère à 100°, calcinée ou privée d'oxygène !

Là Jobert fit une pause : il sortit sa tabatière, l'ou-

vrit, prit une pincée de tabac qu'il se fourra dans le nez, le frotta avec le dos de sa main, huma voluptueusement, et continua :

— La formule de Pasteur est en somme celle-ci : Le germe de n'importe quoi se trouve n'importe où. Selon Pasteur l'espace est criblé de germes-nés on ne sait comment : autant de générations spontanées alors !

— Pardon ! créés par Dieu.

— L'exquis brouillard que notre atmosphère si elle contenait assez de germes pour féconder toutes les infusions organiques ! Songez qu'un germe constitue une cellule d'un diamètre parfaitement appréciable au microscope !

« Mais le savant anglais Charles Bastian, ouvrant des tubes contenant des solutions salines préalablement stérilisées et hermétiquement fermés depuis plusieurs mois, a trouvé des organismes vivants, des germes cryptogamiques. D'où venaient ces germes ? comment étaient-ils nés ? Certains parasites végétaux se développent sous l'épiderme des plantes : d'où proviendraient les semences de ces entophytes qui apparaissent même chez des végétaux dépourvus de stomates ? Des champignons microscopiques naissent et vivent dans les citrons.

« Je me refuse à croire qu'un milligramme cube d'air contient les germes, les ferments de tous les végétaux, de tous les animaux, et que n'importe quelle substance organique, placée n'importe où dans les

conditions de chaleur et d'humidité voulues, reçoit aussitôt sa moisissure, son microbe attitré. N'est-il pas plus simple, plus logique d'avancer que la vie s'adapte au milieu qu'elle rencontre, que cette vie traîne dans l'air, que le milieu originel est le milieu nutritif et vice-versa ? Disons, si vous voulez, que l'atmosphère est remplie de larves, principes de vie inconscients qui selon le moule et les conditions qu'ils rencontrent prennent telle ou telle forme.

« Pasteur était atteint de la microbomanie, il voyait des microbes partout, c'est l'auteur de la plus grande hérésie scientifique et religieuse !

— Pasteur auteur d'une hérésie religieuse ?

— Parfaitement : il soumet le libre-arbitre humain aux microbes ! Selon lui les microbes déterminent les maladies physiques et morales, c'est du plus pur matérialisme, l'homme n'est plus maître de lui, il dépend des microbes, du microbe de la typhoïde, du microbe de la tuberculose, du microbe de la conjonctivite, du microbe du choléra, comme du microbe de la colère, du microbe de l'avarice, du microbe de l'amour ! De même que l'homme le plus sain attrape le tétanos avec le microbe du tétanos, de même l'homme le plus sage, le plus calme devient fou, sadique avec le microbe de la folie, avec le microbe du sadisme !

— Voilà Pasteur jugé sous un nouveau jour !

— Bah ! M. le Chanoine, il vous reste une ressource : puisque Jobert nous oblige à croire que ce

sont les microbes qui déterminent nos actes croyons aussi que tel ou tel microbe ne nous attaque que sur l'ordre de Dieu, et qu'en fin de compte c'est Dieu qui détermine ainsi nos actes.

— Et Pasteur ainsi sera lavé du péché d'hérésie.

IX

Ces procès terminés, Flamel cherche une autre occupation.

Il travaille à son livre des figures hiéroglyphiques. Il le compose, l'écrit, l'enlumine.

Hélas ! Charles VI avait appris que notre homme savait faire de l'or. Le pauvre roi avait bien besoin d'or... Ses finances baissaient lamentablement... En vain il augmentait les impôts.

Le roi dépêcha chez Flamel l'un de ses confidents, le sieur Cramoisi, Maître des requêtes. Flamel préféra avouer. Il dit qu'il savait faire de l'or. Et il remit à Cramoisi un matras plein de poudre de projection.

L'histoire demeure muette sur les suites de cette visite.

Et l'alchimiste recommence tranquillement ses libéralités : il aide à la reconstruction du portail de Sainte Geneviève des Ardents, et il y fait placer une statue le représentant vêtu d'une longue robe à capuchon à côté des insignes de son art ; au-dessous, ces vers :

De Dieu notre Sauveur
Et de sa digne croix,
Sois mémoire au pécheur
Chacun jour plusieurs fois.

Puis, il achète (en 1406), rue de Montmorency, un terrain vague dépendant des moines de Saint-Martin, à la condition qu'il n'y bâtira ni église ni chapelle, les moines, pratiques, craignant la concurrence pour Saint-Martin-des-Champs (aujourd'hui l'église Saint-Martin; à cette époque elle se trouvait en pleins champs) ; Flamel s'engage, en outre, à faire au prieuré une rente de 10 sols parisis.

Il éleva sur le terrain en question la maison dite, depuis, du Grand Pignon. Cette maison existe encore, elle est sise 51 rue de Montmorency, le pignon a été remplacé par un troisième étage, et, au-dessus de dessins, signes et caractères bizarres ornant les pierres de la façade, on lit cette inscription : *Nous hômes et fêmes laboureurs demourans au porche de ceste maison qui fut faicte en l'an de grâce mille quatre cens et sept sômes tenus chalcun en droit soy dire tous les jours un Patenostre et un Ave Maria en priant Dieu q. de la grâce face pardon aus poures pécheurs trespases. Amen.* Était-ce l'unique loyer qu'ils avaient à payer à Flamel ? Nous l'ignorons, mais nous constatons qu'Albert Poisson qui a écrit : « Cette maison existait encore en 1852... » aurait pu prendre la peine de voir qu'elle existait encore quand il écrivait cela. Le rez-de-chaussée est aujourd'hui occupé par un petit restaurant.

Flamel poursuit ses acquisitions. Il achète la maison qui fait le coin de la rue de Montmorency et de la rue Saint-Martin à l'enseigne de la Belle Image. Il achète

la maison du Puits, sise également rue de Montmorency.

En 1411 Flamel termine le *Livre des figures hiéroglyphiques* commencé en 1399.

Le 22 novembre 1416, il fait son testament. Il prépare sa propre pierre tumulaire.

Le 22 mars 1417 il meurt. Il avait quatre-vingts ans passés.

On l'enterra dans l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, devant le Crucifix et Notre-Dame. Sur son caveau fut scellée la pierre qu'il avait préparée, pierre sur laquelle est figuré le Sauveur tenant la houle du Monde, entre saint Pierre et saint Paul, à côté du Soleil et de la Lune, avec cette inscription : « Feu Nicolas Flamel, jadis écrivain, a laissé par son testament à l'œuvre de ceste église certaines rentes et maisons qu'il a acquestées et achetées de son vivant, pour faire certain service divin et distributions d'argent chacun an par aumone, touchant les Quinze-Vingts, Hôtel-Dieu, et autres églises et hopitaux de Paris. Soit prié pour les Trépassés ». Au-dessous, l'image d'un cadavre à demi-consommé et ces vers :

De terre suis venu et en terre retourne :

L'âme rends à toi, I. V. H (1), qui les péchés pardonne.

En 1797, lors de la démolition de l'église Saint-Jacques, cette pierre disparut. Elle est aujourd'hui au

(1) Ces lettres sont l'I. E. V. hébraïque.

musée de Cluny (1) après avoir servi à hacher les herbes chez un fruitier, et être passée chez plusieurs marchands de curiosités.

Le testament de Flamel qui est conservé à la Bibliothèque nationale et qui comprend quatre feuilles de parchemin commence ainsi : « A tous ceux qui ces lettres verront, Tanneguy du Chastel, chevalier, conseiller, chambellan du roy nostre sire, garde de la prévosté de Paris. Salut. Sçavoir faisons que par devant Hugues de la Barre et Jehan de la Noë, clerks notaires du roy nostre sire, de par luy establis en son Chastelet de Paris, fust personnellement establi, Nicolas Flamel, escrivain, sain de corps et pensée, bien parlant et de bon et vray entendement, si comme il disoit et comme de prime face apparoist, attendant et sagement considérant qu'il n'est chose plus certaine que la mort, ne chose moins certaine que l'heure d'icelle et pour ce que en la fin de ses jours, il ne feist et soit trouvés importunités surce, non voulant de ce siècle, trespasser en l'autre, intestat, pensant aux choses célestes, et pendant que sens et raison gouvernement sa pensée, désirant pourvoir au salut et remède de son âme, fit, ordonna et avisa son testament ou ordonnance de dernière volonté au nom de la glorieuse Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit... »

(1) Sous le porche ogival s'ouvrant vers le jardin et d'où part l'escalier tournant montant à la chapelle,

Par ce testament Flamel « laisse en aumosne et pour prier Dieu pour lui à ses hostes qui demeureront lors en ses maisons outre la porte Saint-Martin et devant l'église Saint-Jacques à chacun vingt sols parisis à leur rabattre sous leurs louages... D'un drap brun, au prix de douze sols l'aulne, dont achèteront 300 aulnes les exécuteurs, cent ménages pauvres seront tenus de faire chacun en droit soy, cotte, chaperon et chausses pour les porter tant comme ils pourront durer sans les vendre ni convertir ailleurs sur peine de restituer la valeur du drap... Deux cents aulnes de drap bleu au prix de 24 sols parisis l'aulne seront distribués à raison de quatre aulnes par tête à seize religieux de différents ordres, à dix-sept pauvres prêtres et le reste à de pauvres escoliers, maistres ès arts et aultres prins et choisis en collèges et en dehors...

Il lègue aux confréries dont il faisait partie, c'est-à-dire aux confréries de Sainte-Anne, Saint-Jacques, Saint-Christophe, Sainte-Catherine-du-Val-des-Escholiers, Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer, Notre-Dame-la-Septembreche, Notre-Dame-de-Mezoch, Saint-Michel-de-la-Chapelle-du-Palais et Saint-Jean-l'Évangéliste, ainsi qu'à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Notre-Dame-de-Pontoise, Sainte-Geneviève, Notre-Dame-d'Haubervilliers un calice de fin argent doré.

Il fait une rente à ses servantes, laisse la somme nécessaire pour dire des messes basses quotidiennes

pour le repos de son âme pendant sept ans, il remet la moitié de leurs dettes à certains de ses débiteurs, etc., etc., décrétant que Saint-Jacques-de-la-Boucherie héritera de ce qui restera.

... Tout cela représente une fort jolie fortune — trois millions actuels environ. La personne qui possède actuellement trois millions est évidemment à son aise ; mais elle ne jouit pas d'une énorme influence, on ne la redoute guère. Tandis qu'à l'époque de Flamel la personne qui possédait ces rentes devait être connue et enviée à la façon d'un Rockefeller. De telles fortunes étaient ignorées dans la bourgeoisie, elles ne se rencontraient que dans la noblesse ; au reste, elles avaient tôt fait d'anoblir leurs possesseurs.

La conclusion est que Flamel était riche, très riche, mais qu'il s'efforçait de le faire oublier par de bonnes œuvres.

— Et maintenant, M. le Chanoine, que vous avez ouï mon dernier chapitre sur Flamel je vous emmène rue de Montmorency, dans la maison de notre homme.

— Mais cela n'était pas compris dans le programme, et nous devions déjeuner ici.

— Bah ! ici ou là-bas... Là-bas peut-être notre héros, sans nous apparaître, m'inspirera-t-il d'utiles idées. En route donc, car il va être midi.

La rue de Montmorency est une des rues de Paris les plus étroites, sombres, humides, pauvres, commerçante mais peu engageante. Les maisons sales, noires se pressent les unes contre les autres, étouffant

et étouffées, avec des entrées de tunnel et des ouvertures de puits. Le numéro 51 est une maison à deux étages, étroite de deux fenêtres de façade — actuellement l'Hôtel Helvétia ainsi que l'annonce une lanterne postée à côté de la plaque commémorative de la Ville de Paris laquelle porte ces mots :

MAISON DE NICOLAS FLAMEL
ET DE PERRENELLE SA FEMME
POUR CONSERVER LE SOUVENIR
DE LEUR FONDATION CHARITABLE
LA VILLE DE PARIS A RESTAURÉ EN 1900
L'INSCRIPTION PRIMITIVE
DATÉE DE 1407

Cette inscription nous l'avons déjà donnée : *Nous hômes et fêmes laboureurs demourans au porche de ceste maison qui fu faite en l'an de grâce mille quatre cens et sept sômes tenus chalcun en droit soy dire tous les jours une Patenostre et un Ave Maria en priant Dieu que de la grâce face pardo aus poures pêcheurs trespasés. Amen.*

Elle s'étale sur le linteau du rez-de-chaussée supporté par six piles de grosses pierres dans lesquelles sont gravées des figures naïves et des lettres gothiques qu'il est malaisé de déchiffrer : on y reconnaît des bonshommes, des anges et les initiales N. F.

— Il faudra tout de même, dit Schwaeblé, que je m'amuse un jour à voir clair là-dedans.

— La fameuse recette est peut-être là !

— Qui sait ? En attendant entrons.

La salle du rez-de-chaussée sert de restaurant.

C'est une salle basse, pas très claire, presque un caveau, mais d'une propreté exquise, et dont le décor moderne s'accorde assez bien avec les vestiges du passé; des réclames suisses brodant sur le tout évoquent Guillaume Tell !

Seulement les clients se trouvaient pressés, assis en face les uns des autres autour d'une longue table d'hôtes, se connaissant, se saluant, se demandant de leurs nouvelles, gênant les nouveaux venus, les dévisageant curieusement et désagréablement, puis les abandonnant totalement.

— N'étaient les caractères gothiques de la façade, dit le Chanoine, nous serions en plein style roman.

— Ce que je rêve pour les églises ! l'extérieur gothique, l'intérieur roman ; la flèche élancée appelant les fidèles et leur montrant le chemin du ciel, la façade mondaine, futile, coquette, tourmentée, compliquée, parée de dentelles et de bijoux de pierre, l'enfant Jésus et la Vierge charmants de douceur et de poésie ; l'intérieur, au contraire, simple, sévère, grave, sombre, angoissé, oppressé sous la peur de Dieu le Père, la pureté du cœur symbolisée par la nudité et la solidité des murs.

— Ajoutez un peu de style byzantin pour figurer le Saint-Esprit ! En tous cas que de crimes littéraires on commit au nom de ces divers styles ! que de bêtises débitées ! que de définitions ineptes ! Pourquoi ne pas confesser leur origine naturelle, je veux dire le climat ? Dans le Midi qui ne redoute pas l'accumulation des

neiges les toits sont plats et le style roman ; dans le Nord qui la redoute les toits sont pointus, et le style gothique. En outre, dans les pays de soleil les fenêtres n'ont pas besoin d'être larges ni hautes sous peine de transformer les habitations en serres, et rien n'y entretient mieux une agréable fraîcheur que des murs épais. Vous figurez-vous la cathédrale de Beauvais, par exemple, élevée à Arles, et les fidèles y entendant la messe, l'été ? Les malheureux renouvelleraient le martyre de saint Laurent ! Voyez les platanes : dans le Midi ces arbres forment, au-dessus des routes, des voûtes basses, carrées, épaisses, et dans le Nord des voûtes hautes, étroites, minces, ogivales.

« En somme le roman c'est la langue d'oc, et le gothique la langue d'oïl.

Le patron passait des plats appétissants, copieux, soigneusement cuisinés, mais vraiment les convives mangeaient trop les uns sur les autres. C'était trop table d'hôte, trop popote familiale : impossible de ne pas entendre les conversations voisines, impossible de parler en particulier, de s'isoler. Impossible aussi d'aller plus ou moins vite, il fallait se nourrir en cadence, entamer et terminer les plats de concert.

Bref, le repas avalé, le Chanoine et Schwaeblié éprouvèrent une vive satisfaction à se sentir libres dans la rue.

— Si malgré le froid nous faisons une petite promenade ?

— J'allais vous le proposer, M. le Chanoine.

« Voulez-vous nous diriger vers le Marais, nous n'en sommes pas loin,

— Je ne demande pas mieux.

Dans le Marais ce sont les hôtels sévères et majestueux — et bêtes : vastes cours, doubles cours (et nos architectes qui parlent d'aérer ! Qu'ils ménagent donc de telles cours !), entrées seigneuriales, fenêtres hautes, pièces immenses. Mais, au moins, partout, recherche de luxe, colonnes, jardins, statues, portes de bois finement sculptées, fontaines, balcons agréablement travaillés. Ah ! on ne regardait pas à l'argent ! ce n'était pas le toc de nos jours. Et les gens qui habitaient là n'avaient pas fait fortune dans les pneus, ils se connaissaient aux arts. Les Maîtres décoraient les plafonds, les murs, les porches. Nos hôtels modernes les plus riches sont bien loin d'avoir cette allure !

Sans doute, ce style attire moins que celui de l'hôtel de Sens et du quartier Saint-Séverin ; ces hôtels froids et solennels dépeignent merveilleusement l'ennui du Grand siècle, leur vue ne récrée guère.

Voyez les Archives (l'ancienne demeure de la princesse de Soubise), voyez l'hôtel de Rohan (l'Imprimerie nationale), voyez l'hôtel Carnavalet (qu'on a si bien arrangé et rarrangé qu'aujourd'hui il offre la parfaite synthèse de tous les styles), voyez, rue Saint-Paul, l'hôtel de la Vieuville, voyez, 68, rue François-Miron, l'hôtel Beauvais avec son imposante cour en cercle fermé par une coupole élevée sur quatre magni-

fiques colonnes, entre lesquelles partent, à droite et à gauche, les galeries seigneuriales menant aux appartements (M^{me} de Beauvais, femme de chambre d'Anne d'Autriche, *déniaisa* Louis XIV) : où le coin intime dans ces hôtels ? où l'endroit propice aux confidences ? rien que des salles d'apparat ! Les chambres à coucher même sont des salons, on recevait dans le lit.

Et, pourtant, l'on éprouve du plaisir à errer place des Vosges : l'on s'y croit en province, l'on y oublie Paris. Oui, devant ce square désert comme les avenues de Versailles, ces pavillons pareils, de silhouette géométrique, ces arcades mornes, on rêve, instinctivement, au passé, à une vieille douairière. La place est si tranquille ! pas de voitures pour distraire l'oreille, pas de casernes modernes pour accrocher la vue. On peut rêvasser tout son saoul, et l'on rêve très doucement à ce qui meurt, à ce qui s'en va, aux crépuscules... Vieille coquette qui se fane...

Place de l'Ave-Maria, dans le quartier Saint-Paul, parmi les rues mortes, l'hôtel de Sens, l'ancien palais des archevêques, se dresse encore fièrement, solide, trapu, puissant à sa base avec ses larges assises, gracieux, élancé en haut avec ses tourelles pointues, ses lucarnes finiment découpées, ses gargouilles crachant l'eau des pluies.

Tout près, le passage Charlemagne avec l'hôtel du Prévost, un passage formé de cours reliées par des portes-cochères sous lesquelles des charcutiers juifs préparent je ne sais quels mets d'odeur infecte. Dans

un coin de la première cour, un escalier monte en vis dans une authentique tour du XIV^e siècle, reste de l'hôtel de Hughes Aubriot, prévôt de Paris, du duc d'Orléans, du duc de Berri, de Jean de Montaigu, décapité en 1409 pour sortilège, elle fait plaisir, remet en mémoire cette époque de naïveté et de crime.

Et, non loin, la rue du Petit-Musc ou de la Putequi-Muse, ancien val d'amour ! Et l'impasse Putigneux (de Pute et Teigneux) ! Et la rue des Barres qui doit son nom aux barres qu'y plaçaient jusqu'à la Seine les employés des aides et des gabelles ! C'est dans cette rue que se trouvait l'hôtel de Louis de Boisredon, amant d'Isabeau de Bavière, que Charles VI fit jeter à la rivière dans un sac portant ces mots : « Laissez passer la justice du Roi » !

Et cette rue de l'Hôtel-de-Ville, vraie rue du XV^e siècle avec ses maisons hautes et étroites, les unes tombant en arrière, les autres se penchant sur les passants, avec ses boutiques noires derrière leurs énormes piliers et leurs auvents, qui tourne autour des tourelles moyenâgeuses de l'hôtel de Sens !

X

Certains jours ce pauvre Jobert était bien embêté... La gloire le poursuivait, le cramponnait, se collait à lui ! Quelques articles de revues avaient dépeint l'homme et ses expériences, et le veau d'or s'était réveillé, levé, rué ! Filles, bourgeois, nobles, financiers, artistes, politiciens, ceux qu'hypnotise la magie de l'or, débiteurs voulant payer leurs dettes, voleurs sur le point d'être arrêtés et anxieux de réparer leurs fautes, amoureux que le manque d'argent empêchait d'arriver à leurs fins, inventeurs désireux de réaliser leurs chimères, capitalistes avides de vastes entreprises, femmes souhaitant simplement de belles toilettes et des bijoux, poètes attendant de voir leurs chefs-d'œuvre imprimés, vieillards sincères souhaitant des œuvres philanthropiques pour aider aux indigents : une foule extraordinaire monta vers Jobert, dans laquelle les classes, les âges, les fortunes se mêlaient, emportés par la passion de l'or, tombant aux sentiments les plus bas, perdant toute pudeur, demandant, priant, suppliant humblement.

Lui-même en était étonné ! et pour que Jobert s'étonnât. . .

Des lettres dénotaient la pure folie. Une vieille marquise, riche, exposait qu'elle ne l'était pas assez pour payer un chirurgien de sa connaissance qui saurait effacer les rides de son visage, relever sa gorge, la rajeunir de vingt ans ! Un officier proposait d'acheter les ennemis de la France (ce qui les eût enrichis !). Un syndicat de financiers cherchait à s'assurer le monopole de la fabrication de l'or, des ouvriers entrevoient la vie dans un paradis où les machines remplaceraient la main-d'œuvre.

L'alchimiste connut une célébrité fâcheuse, l'accapant dans la rue, au restaurant, au café, enfonçant sa porte, l'épient, sans pitié, de jour et de nuit, discrète, publique, modeste, menaçante. Néanmoins il gardait sa placidité, ne répondant point aux lettres, laissant carillonner, et lorsqu'on l'abordait énonçant des phrases évasives, n'affirmant ni oui ni non, exaspérant le désir, jouissant de la fièvre malsaine qui brûlait les cerveaux, se payant la tête des solliciteurs, encaissant sans sourciller les épithètes les plus élogieuses, les compliments les plus effrontés, promettant sans promettre, ne refusant pas, ne donnant pas, rendant fous les demi-fous.

— Ils m'ennuient, ils veulent jouir et posséder sans travailler, racontait Jobert. Ils s'aplatissent comme des juifs. Si je voulais je serais Vénérable, Grand Architecte, Roi, Empereur ! Un de ces quatre matins, en mon absence ils vont cambrioler mon laboratoire pour s'emparer de mon secret. Ils peuvent

entrer : ils recevront dans le nez une fusée que j'ai disposée à cet effet ! Vous ai-je dit que la police s'en mêlait ? On m'accuse de je ne sais quoi, Ils veulent avoir ma recette par n'importe quel moyen, ils ne l'auront par aucun, Qu'ils me fassent passer pour faux-monnayeur ! je m'en fiche, Ils essayent de m'embêter parce que je manie les métaux précieux : ne suis-je pas chimiste ? Je suis aussi malin qu'eux !

Bref on discutait l'infortuné Jobert comme l'on discuta Flamel. L'histoire de tous les alchimistes est la même, ils connaissent honneurs, prison, gloire, humiliations, admiration, injures, ils passent d'un extrême à l'autre, constamment ignorants de la bienheureuse médiocrité, jamais si près de la misère que lorsqu'ils touchent à la fortune, comme si l'or portait malheur à ceux qui le défient, comme s'il se défendait, comme s'il brûlait, comme s'il voulait dégoûter les gens d'être alchimistes !

L'abbé Villain, en effet, assure que Flamel n'a point trouvé le secret de la Pierre philosophale, et qu'il s'est tout bonnement enrichi dans son commerce d'écrivain.

Dom Pernety, auteur de plusieurs traités d'alchimie, affirme que Flamel faisait bel et bien de l'or. Il écrit à l'un de ses correspondants :

« Il a paru chez Desprez, imprimeur libraire, rue Saint-Jacques, un gros volume in-12 sous ce titre *Histoire critique de Nicolas Flamel*, par l'abbé Villain.

« Après l'analyse que vous fîtes dans votre *Année littéraire* au mois de novembre 1758 j'aurais cru que

cet auteur se serait condamné au silence. Mais vos remarques au sujet de la digression sur Nic. Flamel, et l'envie de justifier une opinion hasardée qu'il a pris le parti de ne pas abandonner ne lui ont pas permis de se taire. De plus, des personnes avantageusement connues dans la République des Lettres et pour qui toute vérité est précieuse lui ont marqué un désir ardent de connaître à fond un homme aussi renommé que Flamel. Il a été excité encore par la communication d'un article qui le regarde, dans une nouvelle édition que l'on prépare d'une description de Paris, où l'on adopte et l'on donne comme vraisemblable votre opinion qui est aussi la mienne ; tous ces motifs détaillés dans un Avant-Propos lui ont fait entreprendre une Histoire critique de Flamel, et il se flatte d'avoir porté jusqu'à la démonstration tout ce qu'il a annoncé.

« Un écrivain très versé dans cette matière va publier incessamment une réfutation du nouveau livre de M. l'abbé Villain, parce que, dit-il, toute vérité lui est précieuse et qu'il ne peut voir de sang-froid que M. l'abbé Villain se flatte d'avoir de meilleurs yeux que tous les gens avantageusement connus dans la République des Lettres depuis près de trois siècles.

« Je laisse à cette personne le soin de désabuser M. l'abbé Villain, et je me contente de lui proposer quelques problèmes à résoudre et de lui présenter quelques réflexions que ses ouvrages ont fait naître.

« Quand on avoue qu'on ignore absolument une

science, doit-on s'ingérer d'en raisonner, de juger de ce qui peut y avoir quelque rapport, et de contredire ceux qui sont unanimement regardés comme maîtres en ce genre ? M. l'abbé Villain sçait-il ce que c'est qu'un philosophe hermétique, la conduite qu'il doit tenir pour sa tranquillité, la manière dont il se comporte dans la distribution de ses bienfaits, etc. ?

« Ignore-t-il l'essence et le caractère distinctif des emblèmes, qui consistent à cacher, sous l'apparence d'objets connus, des choses qui ne sont aperçues que par des yeux plus clairvoyants que ceux du commun ?

« N'y a-t-il pas au moins de la témérité à traiter de fable pure ce que des Scavans dans tous les genres, des gens très sensés, ont cru pouvoir regarder comme des réalités ?

« Peut-on raisonnablement s'imaginer qu'un philosophe hermétique doive s'afficher tel ? et M. l'abbé Villain a-t-il pensé trouver « Flamel philosophe » dans les contrats de rentes, les quittances, etc., de Flamel homme privé ?

« Fallait-il employer plus de 400 pages pour nous accabler du détail minutieux de ces rentes, de ces quittances, etc., de Flamel se conduisant comme bourgeois bon chrétien ? M. l'abbé Villain pour se convaincre que Flamel mérite le nom de Philosophe voudrait-il que dans les contrats qu'il a faits, dans les quittances qu'il a reçues ou données, il eût signé Nicolas Flamel, Philosophe Hermétique ?

« A-t-il cru de bonne foi qu'en secouant la pous-

sière dont il s'est couvert, en feuilletant les vieux parchemins des archives de Saint-Jacques-de-la-Bouche-rie, il persuaderait aux sçavans qu'ils sont aveugles ; qu'ils doivent le prendre pour guide, que Flamel n'a jamais su le secret de la science hermétique, ni même travaillé à s'en instruire, ni écrit sur cette science, parce qu'il n'a trouvé dans son coffre de six pieds de long ni poudre de projection, ni lingots d'or, ni les ouvrages manuscrits de Flamel ? Pense-t-il que sur de telles preuves sa décision sera sans appel ; que Flamel sera dépouillé pour toujours du titre de philosophe et dégradé de la classe des sçavans dans ce genre ?

« Il ne me reste que quelques réflexions à présenter à M. l'abbé Villain sur la manière dont il s'exprime au sujet du manuscrit de Flamel que vous avez cité dans votre lettre du mois de novembre 1758. « On « trouve, dit-il, ce langage presque paternel dans un « autre traité de l'œuvre hermétique que dom Per-
« nety, bénédictin, prétend avoir été écrit en 1414.
« Ce révérend père qui a fourni quelques mémoires
« littéraires à l'occasion de ce que j'ai dit de Flamel
« dans l'essai assure avoir vu ce traité manuscrit,
« qui est, dit-il, de l'écriture du temps. Cela peut être.

« Il dit encore que le manuscrit est écrit de la
« propre main de Flamel, comme, ajoute-t-il, le ma-
« nuscrit le porte. Cela peut être encore. Un écrivain
« copioit alors des livres, c'étoit sa profession ; il
« pouvoit y mettre son nom pour se faire connoître.

« Flamel, écrivain et libraire juré de l'Université, peut
« par cette raison avoir mis son nom au manus-
« crit qui est un psautier ; mais qu'il ait composé le
« traité allégorique que dom Pernety dit être sur les
« marges, c'est ce me semble ce qu'on ne peut ad-
« mettre ». Voici la preuve qu'en apporte notre sça-
vant critique : « Je trouve qu'en 1414 Flamel fit élever
« et subhaster une maison rue du cimetièrre Saint-
« Nicolas... Il acheta encore plusieurs rentes qu'il
« serait trop long de détailler. La seule année 1414
« nous fournit de sa part huit actes, reste de beau-
« coup d'autres qui ne sont point parvenus jusqu'à
« nous ». Donc il n'a pas composé ce traité.

« Autre preuve, ce traité est allégorique, donc il
« n'est pas de Flamel.

« Troisième preuve : « J'observerai encore que
« dans le peu que contient l'extrait donné par l'au-
« teur de l'*Année littéraire* on ne trouve pas à la vé-
« rité des preuves de fausseté aussi évidentes que
« dans l'explication des figures du charnier, mais il est
« aisé d'y remarquer que ces deux auteurs sont éga-
« lement peu au fait de la véritable histoire de Fla-
« mel. Ils rapportent sérieusement l'un et l'autre ces
« expressions de notre écrivain : Après la mort de
« ma fidèle compagne Perenelle, y me prend fantai-
« sie et liesse, en me recordant d'icelle, escrire en
« grâce de toy. Il y avoit au moins 17 ans que Pere-
« nelle étoit morte. Après une si longue viduité on ne
« s'exprime pas comme on fait parler ici notre écri-

vain. » Flamel n'avoit pas oublié une femme qu'il avoit tendrement aimée ; au souvenir qu'il en avoit, son cœur tressailloit encore du sentiment affectueux qu'il avoit pour elle. M. l'abbé Villain ne trouve pas les mêmes dispositions dans le sien, donc Flamel n'est pas l'auteur du manuscrit !

« Peut-on se refuser à la solidité de ces preuves ? et ne faudroit-il pas être de bien mauvoise humeur pour vouloir enlever à notre historien critique la douce satisfaction de pouvoir se flatter qu'il a poussé jusqu'à la démonstration tout ce qu'il a avancé sur le compte de Flamel ?

« Je ne démentirai pas M. l'abbé Villain quand il dit que j'assûre avoir vu le Manuscrit, qu'il est de l'écriture du temps et je ne veux pas lui chercher chicane sur ses deux façons de s'exprimer : cela peut être. Tout me prouve qu'il n'y a pas entendu malice. S'il se connoît aux écritures de ce temps-là, pourquoi n'a-t-il pas fait la moindre démarche pour s'éclaircir du fait ? Il lui eut été si facile de s'en convaincre ! Mais il avoit apparemment ses raisons. L'idée flatteuse d'un livre qu'on se propose de mettre au jour est un attrait bien puissant. Un tel éclaircissement l'auroit fait renoncer à son travail, et M. l'abbé Villain vouloit étaler aux yeux du public cette fine logique, ces raisonnemens conséquens dont nous venons de présenter une esquisse.

« Le Manuscrit est écrit de la propre main de Flamel, comme le même manuscrit le porte. Cela peut

être encore, ajoute M. l'abbé Villain; vous serez surpris, Monsieur, de la vivacité de son imagination, de la subtilité de son génie, de la solidité de ses raisons dans la tournure de sa critique. « Un écrivain copioit alors des livres, dit-il, c'étoit sa profession, il pouvoit y mettre son nom pour se faire connoître ». M. l'abbé Villain pour s'épargner un si pitoyable raisonnement n'avoit qu'à faire la plus petite attention à l'extrait du Manuscrit que vous avez inséré dans vos Feuilles, le lecteur pourra en juger, le voici :

« Je, Nicolas Flamel, écrivain de Paris, cette présente année MCCCCXIII du règne de notre Prince bénin Charles VI, lequel Dieu veuille bénir, et après la mort de ma fidèle compagne Perrenelle, i me pren fantaisie et liesse, en me recordant d'icelle, écrire en grâce de toy, chier nepveu, toute la maistrise du secret de la poudre de projection ou teincture philosophale, que Dieu a pris vouloir de départir à son moult chétif serviteur, et que ay réperé et comme repèreras, en ouvrant comme te diray... Adonc ay escrit cedit livre de ma propre main, et que avois destiné à l'Eglise Saint-Jacques, estant de la ditte Paroisse. Mais après que j'eu recouvré le livre du Juif Abraham, ne me prit plus vouloir de le vendre pour argent, et j'ai icelui gardé moult avec cure, pour en luy écrire le secret d'Alchimie en lettres et caractères fantasiés, dont te baille la clef, et n'oublie mie d'avoir de moy souvenance quand seroy dans le sudaire; et remémores adonc que t'ay faict tels documens, c'est-à-sçavoir

afin que te fasse grand maistre en Alchemie... En avant de dire un mot sur la pratique d'ouvrer, j'ai vouloir de te conduire par théorique à connoistre ce qu'est à sçavoir, science muante corps métalliques en perfection d'or et d'argent, produisant santé aux corps humains, et muant viles pierres et cailloux en fines, sincères et précieuses, etc. »

« A la fin du Manuscrit on lit ceci : « Adonc as le trésor de toute la félicité mondaine que moy, pauvre rural de Pontoise, ay faict et maistrisé par trois reprises à Paris en ma maison rue des Escrivains, tout proche de la Chapelle Saint-Jacques la Boucherie et que moi, Nicolas Flamel, te baille pour l'amour qu'ay toi en l'honneur de Dieu... Avises donc, chier nepveu, de faire comme ay fait ; c'est-à-sçavoir de souslager les pauvres, nos frères en Dieu, à décorer le Temple de nostre rédempteur, faire issir des prisons mains captifs détenus pour argent et par le bon et loyal usage qu'en feras, te conduiras au chemin de gloire et de salut éternel, que je, Nicolas Flamel, te souhaite au nom du Père éternel, Fils Rédempteur et Saint-Esprit illuminateur, sainte, sacrée et adorable Trinité et Unité. Amen. » Je laisse au lecteur à juger si M. l'abbé Villain a eu raison de ne regarder Flamel que comme copiste de ce manuscrit dans lequel il parle toujours comme auteur.

« Quant à la glose de M. l'abbé Villain sur le présent que Flamel fait de ce Manuscrit à son neveu elle ne mérite pas d'être relevée. Il lui présente, dit notre

historien, un ouvrage scellé dont il garde la clef, etc. Cette fausseté se manifeste par l'extrait ci-dessus. Et si ce traité est allégorique, il est dans le goût de tous les autres composés sur cette science, sage précaution de la part de leurs auteurs, pour voiler aux yeux du public et des avarés surtout un secret dont la publicité troubleroit l'harmonie de la société. Flamel avoit levé ce voile de dessus les yeux de son neveu, puisqu'il dit dans le même manuscrit : fais et opère comme tu m'as vu faire.

« J'abandonne le reste de l'ouvrage de M. l'abbé Villain à la personne qui se propose de le relever méthodiquement et qui a eu la patience de le lire en entier.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

DOM PERNETY.

... Naudé, lui, raconte que Flamel s'est enrichi aux dépens des juifs. C'est aussi l'opinion de *La Croix du Maine* qui dit : « La source de sa richesse est telle, quand les juifs furent chassés, lui qui avait leurs papiers, loin de réclamer à leurs créanciers ou de les dénoncer au roi, partageait avec eux pour leur donner acquit. »

C'est également celle d'Hoeffler qui affirme : « La véritable source des richesses de Flamel s'explique par les rapports fréquents et intimes qu'entretenait cet alchimiste avec les juifs si persécutés au Moyen-Age et qui étaient tour à tour exilés et rappelés selon

le bon plaisir des rois. Dépositaire de la fortune de ces malheureux dont la plupart mouraient dans l'exil, l'écrivain de Saint-Jacques-la-Boucherie n'avait pas besoin de souffler le feu du grand œuvre pour s'enrichir. L'histoire du livre d'or du juif Abraham pourrait bien n'être autre chose qu'une allégorie par laquelle Nicolas Flamel rappelle lui-même l'origine de sa fortune. »

Le grand chimiste Dumas dit dans ses *Leçons sur la philosophie chimique* : « On trouve ensuite Nicolas Flamel qui s'est acquis une certaine célébrité. On prétend qu'il trouva la pierre philosophale en s'aidant des recherches d'un juif dont il aurait eu le bonheur de posséder les manuscrits. Plusieurs fois il aurait mis en pratique ses procédés alchimiques, il aurait acquis ainsi une fortune colossale qu'il aurait employée à bâtir une quantité de maisons et même d'églises. Enfin on ne sait trop pourquoi il aurait fait semblant de mourir ainsi que sa femme et ils se seraient réfugiés en pays lointains, devenus immortels et possesseurs d'inépuisables trésors. Un livre *ex-professo* a été consacré à l'examen de ces faits, et l'on y voit que Nicolas Flamel est mort dans un état de fortune très médiocre, sans avoir jamais joui de l'éclat qui lui a été attribué. C'était simplement un écrivain public assez vaniteux, qui prêtait à la petite semaine, de manière que dans son quartier il avait des intérêts sur un nombre infini de petites maisons, et d'après l'histoire de sa vie on voit qu'il n'a jamais été chimiste. »

XI

Flamel a laissé un traité hermétique à l'un de ses neveux, un des trois fils de sa belle-sœur Isabelle Perrier.

Ce Perrier hérita également de ses papiers, matras et autres appareils alchimiques.

A la mort de Perrier, tout cela passa aux mains d'un médecin nommé Du Parrain qui le donna à son filleul Dubois.

Dubois usa de la poudre contenue dans les matras. Voici ce que rapporte un contemporain : « L'autre personne avec laquelle il (Morin) a souvent pris plaisir de s'entretenir est M. de Chavigny, qui avoit esté présent à l'épreuve que du Bois fit de sa poudre de projection, à la veüe et sous la main du Roy, et qui fut chargé de cet or nouvellement fabriqué pour en faire faire l'examen par l'essayeur de la monnoye, qui après la dernière esprouve le déclara plus fin que celui dont on se sert ordinairement, et ce qui le surprit, quoi qu'il soit aisé d'en donner la raison, fut qu'il le trouva plus pesant après l'opération qu'il ne l'estoit auparavant.

Or, comme cette histoire, l'une des plus curieuses

sans doute de celles qui ont entretenu le siècle présent, a eu des faces bien différentes, j'ay creu qu'il ne seroit pas tout à fait hors de propos de luy donner icy son véritable jour et de dire à l'honneur de la chymie et par amour de la vérité qu'il n'y eut aucune fourbe à l'espreuve que du Bois fit de sa poudre ; le creuset fut pris sans affectation chez un marchand, M. de Chavigny ramassa dans les bandoüillères des gardes des balles de plomb qui furent fondües, et Sa Majesté mit elle-même la poudre qui luy fut donnée en très petite quantité dans un peu de cire, après l'avoir entortillée dans du papier pour la tenir plus facilement ; mais d'où vient donc le traitement que l'on fit à Dubois, c'est un ressort caché de la Providence, ce que j'en ay appris est que l'on voulut tirer son secret, et soit qu'il s'oppiniastra à ne point le donner ou qu'il ne fut pas l'autheur de la poudre, comme il y en a bien de l'apparence, on se lassa de ses remises, on le fit arrêter à Ruel, où il alloit souvent conférer avec son Eminence, et sous prétexte de la seureté de sa personne, on luy donna le bois de Vincennes pour logement et des gardes du corps pour luy tenir compagnie.

Le régal lui sembla bien fascheux et lui parut d'autant plus rude qu'il n'avoit point cherché, au contraire qu'il avoit fuy autant qu'il avait peu, de se faire cognoistre à la Cour. La nécessité seule et fatale de conserver la liberté qu'il s'estoit procurée par la sortié de son couvent luy ayant fait consentir de se déclarer au père Joseph, qui après un examen fort exact et

chez les religieuses du Calvaire, le déféra à son Eminence, ainsi donc au lieu de profiter de ce traitement, il en devint moins traictable, et enfin s'échappa par ses paroles en de si grandes extrémités qu'on ne vit plus rien à faire que de luy donner des commissaires ; comme sa vie n'avoit pas esté régulière, quoy qu'il eust faict profession dans un ordre très régulier et très saint, il ne leur fut pas difficile de trouver des sujets d'exercer la rigueur de la justice souveraine, dont ils estoient dépositaires.

Dubois fut condamné à mort pour divers crimes et la souffrit par les mains du bourreau. Mais tant s'en faut que l'on ait faict le procès à son secret, que le cardinal de Richelieu, qui n'estoit point une duppe, l'a depuis faict rechercher dans un laboratoire, qu'il fit construire à ce dessein dans le château de Ruel, et dans lequel on a travaillé plusieurs années sur les papiers qui furent saisis à Paris, dans le temps que l'on arrêta ce malheureux à Ruel.

— Mon pauvre Jobert, dit Schwaebélé à l'alchimiste, voilà le sort qui vous attend ! je ne voudrais pas être dans votre peau ! A notre époque vous ne subirez pas les rigueurs de la torture — c'est déjà quelque chose —, on se contentera de vous jeter à perpétuité dans un cachot de la Santé ! Et je pense que, selon la coutume, votre maison ne sera pas épargnée : si les chimistes officiels ne la démolissent pas de la cave au grenier pour trouver votre secret les curieux, les ambitieux, les avarés se précipiteront en foule pour la louer à

n'importe quel prix, votre propriétaire fera des affaires d'or.

« En effet, Flamel mort, les souffleurs de Paris prirent d'assaut sa maison. Sauval écrit : « Ces souffleurs, au reste, après avoir évaporé et réduit en fumée leurs biens et celui de leurs amis, pour dernier recours, ont tant de fois remué, fouillé et tracassé dans cette maison qu'il n'y reste plus que deux caves, assez bien bâties et les jambes étrières toutes barbouillées des hiéroglyphes capricieux, des gravures mal faites, de mauvais vers et d'inscriptions gothiques que les hermétiques subtilisent à leur ordinaire et quintessencient.

« Que si on a la curiosité de descendre avec eux dans ces caves-là, aussitôt ils montrent le lieu où Flamel s'enterroit pour faire de l'or, et voudront faire croire que ce petit morceau de terre produit et renferme de meilleur or et en plus grande quantité que toutes les Indes orientales et occidentales. Ils ajoutent qu'en 1624 le père Pacifique, capucin, grand chimiste, ayant criblé une partie de cette terre, ensuite fouillant plus avant il trouva des urnes et des vases de grès remplis d'une matière minérale calcinée, grosse comme des dés et des noisettes ; qu'au reste quoiqu'il pût faire, pour en tirer de l'or, toute sa science et son art échouèrent contre ce petit banc de grès et de sable.

« Bien plus, disent-ils, un seigneur allemand ayant creusé à un autre endroit ne fut pas moins heureux que le père Pacifique ; mais une femme par malheur qui logeoit dans la maison, ayant découvert à un coin

plusieurs fioles de grès, couchées sur des matras de charbon, et pleines de poudre de projection, s'en étant saisie, ignorante qu'elle étoit, tout ce grand trésor périt entre ses mains ; et quoique ensuite ayant reconnu sa faute, elle ait affecté de demeurer dans tous les autres logis qui avaient appartenu à Flamel, elle a eu beau fouiller et vouloir pénétrer jusqu'à la première pierre des fondements, jamais elle n'a pu recouvrer sa perte.

— Mais sapristi, s'écria Jobert, ces gens n'avaient qu'à lire *Le livre des figures hiéroglyphiques* ! Ce livre, édité pour la première fois en 1612, et traduit du latin en français par Arnauld de la Chevalerie, se compose de trois parties : la première dans laquelle Flamel raconte ses aventures ; la seconde dans laquelle il donne l'interprétation théologique des figures ; la troisième l'interprétation chimique.

« Ces gens auraient vu ceci :

« Les deux dragons (que j'ai fait peindre au cimetière) unis, l'un dans l'autre de couleur noire et bleue, en champ de sable, dont l'un a des aisles dorées et l'autre n'en a point, sont les pechez qui naturellement sont entrecathenez, car l'un a sa naissance de l'autre : d'iceux aucuns peuvent estre chassez aysément, comme ils viennent aysément. Gar ils volent à toute heure vers nous. Et ceux qui n'ont point des aisles ne peuvent estre chassez, ainsi qu'est le péché contre le Saint Esprit. Gest or des ailes signifie que la plupart de ces péchez viennent de la sacrée faim de l'or, qui rend

tant de personnes attentives et qui leur faict si attentivement escouter d'où ils en pourront avoir. Et la couleur noire et bleue démontre que ce sont des désirs qui sortent du ténébreux puits d'enfer lesquels nous devons entièrement fuyr. Ces deux dragons peuvent encore représenter moralement les légions des malins esprits qui sont toujours à l'entour de nous, et qui nous accuseront devant le juste juge au jour redoutable du jugement, lesquels ne demandent qu'à nous cribler.

— Mon cher Jobert, que voilà peu de logique ! Flamel appelle cette soif de l'or un péché, et il s'efforce de la flatter en indiquant la recette de la Pierre ! il est vrai qu'il l'indique à sa façon !

— Passons à l'interprétation scientifique des dragons :

« Contemple bien ces deux dragons, car ce sont les vrais principes de la philosophie que les sages n'ont pas osé montrer à leurs enfants propres. Celuy qui est dessous sans ailes, c'est le fixe où le masle, et celuy qui est au-dessus, c'est le volatil ou bien la femelle noire et obscure, qui va prendre la domination par plusieurs mois. Le premier est appelé soulfre ou bien calidité ou siccité, et le dernier agent vif ou frigidité et humidité. Ce sont le Soleil et la Lune de source Mercurielle, et origine sulphureuse, qui par le feu continuel s'ornent d'habillements roïaux, pour vaincre estans unis, et puis changez en quintessence toute chose métallique, solide, dure et forte.

— Vous croyez que je comprends quelque chose à ce jargon !

— C'est pourtant bien simple ! le dragon ailé représente le volatil ou chaleur lumineuse, l'autre le fixe ou chaleur obscure : la chaleur lumineuse est la chaleur de combinaison, la chaleur obscure est la chaleur de constitution. Vous allez comprendre tout de suite la différence : l'œuf de la poule contient la vie à l'état latent — chaleur obscure, chaleur de constitution ; pour que cette vie se manifeste il faut appliquer une nouvelle force extérieure, la chaleur de combinaison produite par la poule ou la couveuse artificielle, chaleur réellement lumineuse ainsi qu'on peut l'observer par les temps secs.

« Continuons par l'explication théologique de la peinture suivante :

« L'homme et la femme qui viennent après de couleur orangée sur un champ azuré et bleu signifient que l'homme et la femme ne doivent pas avoir leur espoir en ce monde, car l'orangé marque désespoir, ou laisser l'espoir comme icy, et la couleur azurée et bleue sur laquelle ils sont peints représente qu'il faut penser aux choses célestes futures, et dire comme le rouleau de l'homme : « *Homo veniet ad iudicium Dei* » ou comme celui de la femme : « *Vere illa dies terribilis erit* » afin que nous gardans des dragons, qui sont les pechez, Dieu nous face miséricorde,

« Au point de vue scientifique cela signifie :

« Donc je te peints ici des corps, un de masle et

l'autre de femelle, pour t'enseigner qu'en cette seconde opération tu as véritablement, mais non encore parfaitement, deux natures conjointes et mariées, la masculine et féminine, ou, plustôt les quatre elemens, et que les ennemis naturels, le chaud et le froid, le sec et l'humide, commencent de s'approcher amiablement les uns des autres, et par le moyen des entremetteurs de paix déposent peu à peu l'ancienne inimitié du vieil chaos. Tu sçais assez qui sont ces entremetteurs entre le chaud et le froid, c'est l'humide car il est parent et allié des deux, du chaud par sa calidité, du froid par son humidité, voilà pourquoy pour commencer de faire cette paix, tu as desja en l'opération précédente converti toutes les confections en eau par la dissolution.

J'ay faict peindre leur champ azuré et bleu, pour monstrier que je ne fais que commencer à sortir de la très noire noirceur. Car l'azuré et bleu est une des premières couleurs que nous laisse voir l'obscurcissement, c'est-à-dire l'humidité cédante un peu à la chaleur et siccité. L'homme et la femme sont la plupart orangez. Cela signifie que nos corps (ou nostre corps que les sages appellent icy Rebis) n'a point encore assez de digestion, et que l'humidité dont vient le noir, bleu et azuré n'est qu'à demy-vaincue par la siccité.

La peinture suivante représente « sur un champ vert trois ressuscitans, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux Anges au-dessus, et sur les

Anges la figure du Sauveur venant juger le monde, vestu d'une robe parfaitement citrine blanche. »

« Le sens théologique est clair, le sens scientifique...

— L'est moins !

— Attendez donc ! Les trois « ressuscitans » représentent le Mercure, le Soufre et le Sel philosophiques dont se compose la Pierre.

Je t'ay donc fait icy peindre un corps, une âme et un esprit tous blancs, comme s'ils resuscitoient pour te montrer que le Soleil, la Lune et Mercure sont resuscitez en cette opération, c'est-à-dire, sont faits, Elémens de l'air et blanchis : car nous avons desja appelé la Noirceur, mort ; continuant la métaphore, nous pouvons donc appeler la blancheur, une vie qui ne revient qu'avec et par la résurrection. Le Corps pour te le monstrier plus clairement, je l'ay fait peindre levant la pierre de son tombeau dans lequel il estoit enterré. L'âme parce qu'elle ne peut estre mise en terre elle ne sort point d'un tombeau, mais seulement je la fais peindre parmy les tombeaux, cherchant son corps en forme de femme ayant les cheveux espars. L'esprit qui ne peut estre aussi mis en sépulture, je l'ay fait peindre en homme sortant de terre, non de la tombe.

Poursuivons.

Regarde cette femme vestue de robe orangée qui ressemble si au naturel à Perrenelle, selon qu'elle estoit en son adolescence, elle est peinte en façon de suppliante à genoux, les mains, jointes, aux pieds d'un

homme qui a une clé en sa main droite, qui l'écoute gracieusement, et puis estend la gauche sur elle. Veux-tu sçavoir que représente cela ? C'est la pierre qui demande en ceste opération deux choses au Mercure des Philosophes (dépeint sous la forme de l'homme), c'est à sçavoir la multiplication et plus riche parure. Ce qu'elle doit obtenir en ce temps ici. Aussi l'homme lui mettant ainsi la main sur l'épaule : « Je luy accorde. » Mais pourquoi as-tu fait peindre une femme ? Je pouvois aussi bien faire peindre un homme qu'une femme, ou un ange (car les natures sont maintenant toutes spirituelles et corporelles, masculines et féminines), mais j'ay mieux aimé te faire peindre une femme, afin que tu juges qu'elle demande plus tôt cecy que toute autre chose ; parce que ce sont les plus naturels et plus propres désirs d'une femme. Pour te montrer encore plus qu'elle demande la multiplication, j'ay fait peindre l'homme auquel elle fait sa prière en la forme d'un Saint Pierre, tenant une clef, ayant puissance d'ouvrir et fermer, de lier et deslier : d'autant que les philosophes envieux n'ont jamais parlé de multiplication que sous ces communs termes de l'art : Ouvre, ferme, lie, deslie. Ils ont appelé ouvrir et deslier faire le corps (qui est toujours dur et fixe) mol, fluide, et coulant comme l'eau, et fermer ou lier le coaguler par après par décoction plus forte, en le remettant encore une autre fois en la forme de corps.

Après les trois résuscitans, viennent deux anges de

couleur orangée encore, sur un champ bleu, disans en leurs rouleaux : *Surgite mortui, venite ad judicium Domini mei*. Cela encore sert à l'interprétation de la résurrection. Tout de mesme que les figures suivantes et dernières, qui sont sur un champ violet, de l'homme rouge vermillon aussi, qui a des ailes, ouvrant la gueule comme pour dévorer. Car on peut dire que celui-là figure le malheureux pécheur, qui dormant léthargiquement dans la corruption des vices meurt sans repentance et confession, lequel sans doute, en ce jour terrible, sera livré au diable, ici peint en forme de lyon rugissant qui l'engloutira et emportera.

Ce champ violet et obscur représente que la pierre a obtenu par l'entière décoction les beaux vestemens entièrement citrins et rouges, qu'elle demandoit à S. Pierre qui en estoit vestu, et que sa complete et parfaite digestion (signifiée par l'entière citrinité) luy a fait laisser sa vieille robe orangée. La couleur rouge de laque de ce volant Lyon, semblable à ce pur et clair escarlatin du grain de la vrayement rouge grenade, demonstre qu'elle est maintenant accomplie en toute droicture et esgalité, qu'elle est comme un Lyon, dévorant tout une nature pure métallique, et la changeant en sa vraye substance, en vray et pur or, plus fin que celuy des meilleures minières.

— Et tout cela signifie ?

— Tout cela signifie l'alliance de la science et de la religion, et le double sens — théologique et scientifique — des figures de Flamel prouve que c'est par un

même processus que l'homme et le métal arrivent à la perfection. La route de la vertu est celle de la Pierre philosophale.

— Que vous avez d'imagination, mon cher Maître ! Mais je ne puis tout de même pas donner cette conclusion à mon livre.

— Il vous faut une conclusion ?

— Dame ! mon histoire de Flamel est finie. Malheureusement, car je ne sais quelle étude entreprendre.

— Et votre revue du Vieux Paris ?

— Elle se termine aussi.

— Avez-vous visité le cimetière de la rue de Flandre ?

— Le cimetière de la rue de Flandre ?

— Une des curiosités de Paris !

« Les morts de Paris reposent bien mal, dérangés sans cesse en leurs vastes nécropoles par les enterrements, les voitures et les autos qui, comme au cimetière du Nord, passent au-dessus d'eux ; les trains qui, comme au Père-Lachaise, passent au-dessous. En vérité, à Paris la mort ressemble singulièrement à la vie, trop agitée, trop bousculée. Parmi tant de bruit n'avez-vous point songé pour dormir le dernier sommeil au petit cimetière de campagne si tranquille, si intime avec ses tombes serrées peureusement autour du clocher, au milieu de l'herbe et des fleurs ?

« Eh bien ! Paris la grand'ville possède un cimetière de campagne ; allez rue de Flandre, cette longue voie constamment sillonnée par les tramways, les autos, les voitures, et par une foule grouillante,

affairée ; arrêtez-vous devant le n° 44, une grande et vieille bâtisse avec deux vastes portes cochères ouvrant sur une cour immense plantée de grosses bornes, entourée d'écuries et de hangars de bois ; pénétrez sous ces hangars et suivez un couloir humide, noir, vous arriverez devant une lourde porte dont ne fonctionne qu'à grand'peine la serrure rouillée et que, pour ma part, — muni d'ailleurs de toutes les autorisations nécessaires — j'ai dû enfoncer à coups de pioche.

Voici le jardin de la Belle au bois dormant ! Derrière cette vieille porte c'est un coin de forêt vierge ! Des arbres, des arbustes, des sureaux poussent dans tous les sens ; des feuilles mortes, des branches cassées recouvrent une minuscule clairière avec des plantes, une herbe très verte ! C'est un coin de forêt vierge entre de hauts murs qui s'écaillent et que, d'un côté, surmontent les soupiraux d'un lavoir, et, d'un autre, les fenêtres d'une maison à cinq étages ! Et ces grandes pierres qu'on aperçoit, cassées, pêle-mêle, sous les branches, ce sont des tombes ! C'est un cimetière...

Vingt-cinq tombes environ le garnissent, deux ou trois en assez bon état encore, les autres en morceaux. La végétation impitoyable a soulevé les couvercles, repoussé les dalles, brisé les pierres, enfoui les cercueils. Un sarcophage, qui ressemble singulièrement à un sarcophage gaulois, est ouvert ; un autre, qui a la forme d'un sarcophage égyptien, s'enfonce sous le

sol. La mousse a recouvert les inscriptions ; on déchiffre seulement un caractère romain ou hébreu, une date : *février 1791...*

Il paraît que, sous Louis XIV, les grands seigneurs venaient, le jour, joyeusement banqueteier dans cette maison — alors en pleine campagne — et qui, à l'enseigne de l' « Auberge de l'Etoile », appartenait à Maître Matar, cuisinier de son état. Cuisinier et fossoyeur, car, la nuit tombée, le restaurant fermé, Matar enterrait dans son petit jardin les hérétiques et les juifs qui ne pouvaient alors être inhumés dans les nécropoles publiques. Au reste, ne supposez pas Maître Matar un philanthrope désintéressé : lorsqu'on lui amenait une bière, il la mesurait de sa longue broche sur laquelle il avait gravé des coches, et faisait payer selon la dimension !

— En attendant que les morts ressuscitassent Maître Matar en tirait de l'or.

— Symbole de l'unité de vie et de l'unité de matière ! la vie ne meurt pas, la matière ne meurt pas, elles sont éternellement, sans transformation réelle, sans interruption, la chrysalide devient papillon, le plomb devient argent, c'est toujours la même vie qui gouverne chrysalide, papillon, plomb, argent, c'est toujours la même matière qui constitue chrysalide, papillon, plomb, argent.

— Entendu, entendu ! mais où nous conduisent cette toujours identique vie et cette toujours identique matière ? vers la perfection ? le plomb sera-t-il,

un jour, totalement transmuté en argent? la vertu triomphera-t-elle?

— Le Progrès, dit le chanoine, à ce moment, qui vous autorise à le supposer? mon opinion sur l'évolution des espèces. Au reste, si une espèce évoluait elle perdrait ses caractères distinctifs, et elle ne serait plus. Si le monde était parfait Dieu n'aurait plus qu'à fermer boutique! La guerre est là, hélas! pour vous montrer ce qu'il faut penser du progrès de l'homme. Jésus a dit: Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.

— Mais, M. le Chanoine, n'a-t-il pas dit aussi: Le Paraclet que mon Père vous enverra en mon nom vous enseignera toutes choses? Ces paroles ne signifient-elles pas que nous avons encore à apprendre?

— S'il y avait une loi du Progrès nous devrions constater que notre époque est meilleure que l'époque de Louis XIV, de Clovis ou de Solon! Et quand notre époque le serait, pourquoi l'avenir serait-il meilleur qu'elle? rien ne vous permet de poser la nécessité d'un développement progressif.

— Alors, votre conclusion, M. le Chanoine?

— Croyez en Dieu!

FIN

